FACULTÉ DE MÉDECINE DE DIJON

ANNÉE 1975 N° 30

VARIOLE et CHUTE de L'EMPIRE AZTEQUE

Essai D'Epidémiologie Historique

THESE

PRÉSENTÉE

A LA FACULTÉ DE MÉDECINE DE DIJON

ET SOUTENUE PUBLIQUEMENT LE 30-4-75

POUR OBTENIR LE GRADE DE DOCTEUR EN MÉDECINE

PAR

BERNARD NOËL CHAGNY

NÉ LE 24-12-1948 A PARIS XV[E]

UNIV.
LEIDEN
BIBL.

PERSONNEL DE LA FACULTE

M. J.B. BOUHEY : Doyen
M. A. MARIN : Assesseur
M. R. PUTELAT : Assesseur
M. J.P. DIDIER : Assesseur
M. J. GUERRIN : Assesseur

M. J. GUYOT : Professeur honoraire
M. F. BARON : Professeur honoraire

Professeurs titulaires

Anatomie et organogénèse : P. BARRY
Anatomie pathologique et carcinologie : F. CABANNE - Doyen honoraire
Biochimie : P. PADIEU
Cardiologie : J.B. BOUHEY
Clinique chirurgicale : H. VIARD
Clinique médicale : P. CORTET
Clinique obstetricale et gynécologie : J. JAHIER
Clinique médicale infantile : M. ALISON
Clinique neuropsychiatrique : J. BALLIVET
Hépatologie - gastro entérologie : Cl. KLEPPING
Histologie : G. RUCART
Maladies infectieuses : F. DESTAING
Médecine légale et toxicologie : A. MARIN
Pathologie chirurgicale : C. FERRY
Pathologie médicale : R. PUTELAT
Physiologie : J. KLEPPING
Biophysique : P. GAILLIARD

Professeurs sans chaire

Anatomie pathologique : R. MICHIELS

Biochimie : J. DEDREUX

Médecine préventive et Santé publique, Hygiène : M. CARON

Parasitologie : Mme Y. ROUGET

Chirurgie générale : P. AUPECLE

Radiologie (Radiodiagnostic) : J.P. MABILLE

Professeur chargé de cours à titre permanent

Bactériologie, Virologie : P. PICHAT

Maîtres de Conférences agrégés

Anatomie & Organogénèse : J.M. AUTISSIER

Anesthésiologie : B. CAILLARD

Carcinologie : J. GUERRIN

Chirurgie générale : S. BRIET
G. PIGANIOL

Gynécologie & Obstétrique : J. SALASC
J.P. FELDMAN

Hématologie et Maladies du sang : A. DUZER

Médecine expérimentale, Immunologie : F. MARTIN

Médecine interne : M. GAUDET
P. LOUIS

Néphrologie : G. RIFFLE

Neurochirurgie : A. THIERRY

Neurologie : A. DUMAS

Orthopédie, traumatologie, chirurgie plastique et reconstructive :
P. GRAMMONT

Parasitologie : P. CAMERLYNCK

Pédiatrie & Génétique médicale : J.L. NIVELON

Pharmacologie : A. ESCOUSSE

Physiologie : J.P. DIDIER

Pneumologie, Phtisiologie : L. JEANNIN

Radiologie, radiodiagnostic : M. WEILLER
D. BINNERT

Radiologie, radiothérapie : J. Cl. HORIOT

Rhumatologie : J. STRAUSS

Professeur associé

Anatomie pathologique : R. GARNEAU

Agrégés libres

Dermatologie, Vénéréologie : J.L. CHAPUIS
Ophtalmologie : P.G. MOREAU
Urologie : R. GAYET

La Faculté de Médecine de Dijon déclare que les opinions émises dans les thèses qui lui sont présentées doivent être considérées comme propres à leurs auteurs et qu'elle entend ne leur donner ni approbation ni imrobation.

JURY DE LA THESE

Président : Monsieur le Professeur F. DESTAING

Membres : Monsieur le Professeur M. CARON
Monsieur le Professeur J.M. AUTISSIER
Monsieur le Professeur F. MARTIN

A Anne-Marie, ma femme,

A mes parents,

A mes soeurs,

A mes beaux-parents,

A Michel, mon beau-frère,

Qu'ils trouvent ici le témoignage de mon affection.

A Monsieur le Professeur F. Destaing

Il nous a inspiré le sujet de cette thèse et nous a fait le grand honneur d'en accepter la présidence.

Nous le remercions de la justesse de ses conseils et de la constante gentillesse avec laquelle il nous a guidé dans notre travail. Il nous a donné le goût de l'histoire de la médecine.

Nous avons toujours apprécié l'étendue de son savoir et la clarté de son enseignement.

Qu'il trouve ici l'expression de notre profonde et très respectueuse reconnaissance.

A Monsieur le Professeur M. Caron

Nous lui sommes reconnaissant d'avoir accepté de juger notre travail.

Nous avons apprécié la qualité de son enseignement.

Qu'il trouve ici un témoignage de notre profond respect.

A Monsieur le Professeur J.M. Autissier

Qui nous a fait l'honneur de juger cette thèse.

La qualité de son enseignement ainsi que son acceuil dans le service de Chirurgie Infantile nous ont beaucoup touché.

En témoignage de notre respectueuse reconnaissance.

A Monsieur le Professeur F. Martin

Nous le remercions d'avoir accepté de faire partie de notre jury.

Il nous a toujours donné un enseignement d'une grande clarté.

Nous le prions de croire à notre profond respect.

- INTRODUCTION -

L'empire aztèque a toujours fasciné les esprits par sa civilisation grandiose et raffinée contrastant avec des rites sanguinaires.

Sa disparition brutale demeure pour certains une énigme et on a vu dans la variole une des causes possibles de l'anéantissement de cette civilisation. L'arrivée de cette maladie sur un terrain vierge de toute immunité a retenu l'attention de Monsieur le Professeur F. Destaing. Au sein des différents facteurs susceptibles d'être à l'origine de la disparition de ce peuple, la variole a-t-elle joué un rôle prépondérant ? Quelle fut l'ampleur des ravages de la petite vérole ? Tenter de répondre à ces questions est le but du travail qui nous a été confié.

- LES SOURCES -

Les sources permettant de connaître l'histoire du Mexique au XVIème siècle sont d'origine mexicaine ou espagnole.

1. Les documents mexicains sont représentés par des codex et des chroniques. Le codex est une représentation hiéroglyphique et pictographique des événements ; le scribe aztèque porte d'ailleurs le titre de peintre.

Les manuscrits originaux que nous avons dépouillés sont tous conservés au département des manuscrits orientaux de la Bibliothèque Nationale, à Paris.

- Codex de 1576, manuscrit nº 14 du fonds mexicain.
- Mape de Tepechpan, mss 14 bis.
- Codex en Croix, ainsi appelé à cause de sa disposition particulière, mss 15 à 17. Une étude manuscrite de ce Codex est conservée sous le nº 182 du fonds Smith-Lesouef.
- Codex Mexicanus, mss 23-24, appelé également Codex de 1590.
- Histoire de la nation mexicaine de 1221 à 1594, mss 40.
- Codex Azcatitlan, mss 59 à 64. Il en existe une édition dans le Journal de la société des Américanistes, n. s., t. 38 (1949) et une reproduction en fac-similés (nº 73 I et II du fonds des fac-similés orientaux).
- Codex Mexicanus, mss 83.
- Codex Tellariano remensis, mss 4-13 du fonds des fac-similés orientaux, publié par E.T. Hamy (Paris, 1899).

Sources imprimées : certains codex n'ont pu être consultés que dans leur édition critique :

- Le codex Aubin, publié par J.M. Aubin (Paris, 1893).
- Le codex florentin, traduit en anglais et publié par Arthur J.O. Anderson et Charles E. Dibble. Seul le volume 12, part. XIII, The conquest of Mexico (Londres, 1955), nous a été utile.

- Le codex Feyervary-Mayer, publié par Eduard Seler (Berlin, 1901).
- Le codex Borgia, publié par Eduard Seler (Berlin, 1904).

Le deuxième type de source d'origine mexicaine est représenté par des chroniques indiennes. Les seules que nous ayons pu consulter sont celles de Chimalpahin Quauhtlehuanitzin, publiées par Rémi Siméon (Paris, 1889). L'auteur est un fils de roi qui, en reprenant d'anciennes chroniques et annales, a retracé l'histoire de son pays de 1258 à 1612 avec beaucoup de précision et un souci constant de vérité. C'est un document qui nous est très précieux car la plupart de ses sources ont aujourd'hui disparu.

2. Les sources espagnoles.

Nous n'avons pu utiliser que des documents édités. Il s'agit dans tous les cas de récits rédigés par des Espagnols au cours de la conquête. Nous avons dépouillé avec profit les ouvrages suivants :

- Bartolomé de Las Casas, Historia de las Indias publié par J. Prez de Tudela (B.A.E., XCV et XCVI, Madrid, 1957-1958) ; voir aussi l'édition d'extraits qu'en ont fait Marcel Bataillon et André de Saint-Lu, Las Casas et la défense des Indiens (Paris, Juillard, 1971).
- Bernal Diaz del Castillo, Histoire véridique de la conquête de la Nouvelle-Espagne (Paris, 1877).
- Fray Bernardino de Sahagun, Histoire générale des choses de la Nouvelle-Espagne (Paris, 1880).
- Le conquistador anonyme, publication de l'Institut d'Etudes d'Amérique latine (Paris, 1970).
- A. Vallée, Lettres de Fernand Cortès à Charles Quint (Paris, 1879).

Ces sources espagnoles sont à utiliser avec précaution, car les auteurs ne sont pas de simples témoins, ils sont partie

prenante dans les faits qu'ils rapportent. Ainsi, B. de Las Casas, missionaire, se fait le défenseur des Indiens et utilise à des fins religieuses les faits dont il est le témoin.
B. Diaz del Castillo était soldat et participa aux batailles de la conquête ; il a tendance dans ses descriptions à déformer les événements au profit de l'armée espagnole. Il en va de même de Conquistador anonyme, également soldat.
Quant à Cortès, ses lettres se présentent trop souvent comme une justification de sa conduite.

Le seul témoin relativement objectif est le Révérend Père Bernardino de Sahagun ; ses descriptions font preuve d'une grande curiosité et d'un esprit à la fois critique et tolérant. Il s'est intéressé à tous les aspects de la vie quotidienne et de la civilisation aztèque, dépassant très largement le cadre de la conquête.

PREMIERE PARTIE

RAPPEL HISTORIQUE ET GEOGRAPHIQUE

C H A P I T R E I

HISTOIRE DE LA VARIOLE

"Nulle maladie n'a laissé de souvenirs plus sombres dans le passé que la variole. Par la constance de son règne, par la fréquence et la gravité de ses épidémies, par ses lointaines migrations avec les courants humains, elle a joué un rôle néfaste dans la destinée des peuples et mêlé son nom redouté aux plus grands événements de l'Histoire. Elle a dépeuplé de vastes contrées, détruit des races entières et, jusqu'au siècle dernier, elle a été l'obstacle le plus sérieux à l'accroissement de l'espèce humaine" (1).

Grâce aux témoignages qui nous sont parvenus, il est en effet possible de retrouver des foyers de variole dans le monde entier, à des époques différentes, de suivre, dans certains cas, le trajet de la maladie et de voir évoluer les attitudes thérapeutiques des peuples.

Dès l'âge de la pierre polie, on en retrouve des traces. Des archéologues ont, en effet découvert dans des

---

(1) Leçon inaugurale du professeur Kelsch au début de ce siècle, citée par Victor Vic-Dupont, La maladie infectieuse (Paris, PUF, 1966) - p. 19.

sépultures une pierre étrange dénommée "pierre à picote" ou variolite (2) à laquelle certains paysans du midi de la France accordent le pouvoir de préserver de la variole (3).

En Chine, au 2ème millénaire avant Jésus-Christ, des inscriptions gravées sur des ossements témoignent de l'intérêt portés par les prêtres à différentes maladies : céphalées, maux de dents, de gorge, mais aussi maladies infectieuses. Parmi celles-ci, la variole est bien mentionnée sous le nom de "floraison céleste". Il semble même que la variolisation ait déjà été pratiquée à cette époque (4).

En Inde, de très anciens textes sanscrits sacrés font également une description de la variole et des techniques de variolisation.

---

(2) Communication du Docteur Marignan au congrès préhistorique de Chambéry en 1908, Les variolites ou pierres de picote à l'époque néolithique. Ces variolites ont été retrouvées en France dans des habitats préhistoriques (notamment la grotte d'Anjau, sur le Larzac) et également dans les habitats gaulois (à Villetelle dans l'Hérault). Elle est également connue en Aveyron, Lozère, Haute-Loire, Ardèche et Cantal. le Dr Marignan s'appuie sur un renseignement de Faujas de Saint-Fonds (1781) pour lancer l'hypothèse que les hommes du Néolithique auraient employé cette pierre contre la variole des humains. Selon F. de Saint-Fonds : "la véritable variolite, par sa configuration extérieure, imite souvent à tel point les boutons de la petite vérole, dans les différents états de la maladie, que l'on croirait que la nature s'est faite un jeu de la copier. Aussi les Indiens [d'Amérique ?] en ont-ils fait de tout temps des espèces d'amulettes et des préservatifs contre la maladie". Ces pierres ont toujours été recherchées par les bergers du Languedoc comme amulettes contre la clavelée des ovins. ("picote" veut dire clavelée, d'où le nom de pierre à picotte.)

(3) On retrouve chez les aztèques au XVIe siècle de notre ère l'utilisation à des fins similaires d'une pierre rouge destinée à guérir les épistaxis de variole hémorragique.

(4) Jurgen Thorwald, Histoire de la médecine dans l'Antiquité (Hachette, 1962) - p. 234 et 245

En Egypte, à l'époque du nouvel empire, Ramsès V, pharaon aux environs de 1200-1085 avant Jésus-Christ, fut atteint de la variole ; sa momie en conserve encore maintenant les stigmates. L'examen macroscopique et microscopique pratiqué par A. Ruffer nous en apporte la preuve formelle (5). Cela permet de supposer que cette maladie a pu exister il y a 3000 ans en Egypte ; c'est là que certains placent l'origine de ce fléau.

En Chine, en 123 avant Jésus-Christ, elle est décrite de façon formelle sous le nom de "Taïtou". C'est au 3ème siècle après Jésus-Christ, à l'époque de Ko-Hang, qu'une description princeps en est faite.

Le monde gréco-romain semble avoir échappé à ce fléau. Plusieurs "pestes" rapportées par les historiens ont été prises pour des varioles. Seule la peste de Thèbes au 5ème siècle avant Jésus-Christ, décrite par le philosophe Philon, semble en être une. Par contre, pour la peste d'Athènes en 431 avant Jésus-Christ, le diagnostic reste incertain : typhus, rougeole, variole ont été envisagés. Mais d'après des études récentes, il s'agirait d'une virose épidémique de type grippal avec polynévrites (6). Il n'existe que peu ou pas de textes mentionnant la variole entre le 1er siècle avant Jésus-Christ et le 3ème siècle de notre ère. La peste d'Antonin, au 2ème siècle après Jésus-Christ ainsi que celle de Saint-Cyprien au 3ème siècle sont des épidémies de typhus. Quant à la peste de Justinien venue d'Egypte en 542, c'est une vraie peste bubonique.

---

(5) Jurgen Thorwald, op. cit. - p. 35

(6) L. Mercier, Essai d'interprétation de "στεφανηφόροι" et de la peste d'Athènes, dans Bulletin de l'Association Guillaume Budé, juin 1974 - p. 223

A partir du 6ème siècle après Jésus-Christ, la variole, par la voie des caravanes de soie, arrive au Moyen-Orient. Elle ravage périodiquement Constantinople, passe en Ethiopie puis en Arabie.

En 569 éclate la "guerre de l'éléphant" ; les Abyssins assiègent La Mecque. Une épidémie de variole décime les rangs des assiégeants, délivrant ainsi la ville.

C'est en 570 en Helvétie, que Marius, évêque d'Avenche en parle le premier sous le nom de "Variola" (7).

En 580, en Gaule cette fois-ci, Grégoire de Tours la décrit. Tous les éléments y sont : la fièvre violente, les céphalées, les rachialgies, les vomissements et l'éruption pustuleuse (8), faite de "vessies et de petites pustules qui deviennent des clòches" quand on y applique des ventouses.

Ces descriptions de cas de variole en Suisse en 570 et en Gaule en 580 posent un problème, les Arabes n'ayant pu apporter la maladie que lors de leur conquête, c'est-à-dire aux environs de 711 en Espagne et de 720 en Gaule (date de la prise de Narbonne). Il faut donc supposer dans un premier temps que ces cas de variole ne viennent pas du bassin méditerranéen mais sont dus aux invasions germaniques (376-476) : refoulés par la Chine vers le premier siècle après Jésus-Christ, les Huns font irruption en Europe où ils délogent les peuples germaniques,

---

(7) Variola, du latin varius : tacheté
(8) Docteur Cabanès, Moeurs intimes du passé, les fléaux de l'humanité (Albin Michel, 1920) - p. 289.

créant ainsi une chaîne de contagion possible. Une seconde hypothèse est d'admettre, malgré le manque de documents et les affirmations de certains, que l'empire romain ait connu lui aussi la variole ; ceci semblerait d'ailleurs assez logique du fait du commerce méditerranéen et des conquêtes de Rome (9).

En Europe occidentale, des souverains mérovingiens sont frappés : en 600, Austrigilde, reine de Bourgogne en meurt ; juste avant sa mort, elle avait donné l'ordre que ses médecins qui avaient été incapables de la soigner soient exécutés sur sa tombe. Le roi Dagobert en meurt également en 638.

Au VIIIème siècle, l'Europe est à nouveau contaminée par les conquérants arabes. La variole se manifeste en 742 en Espagne et en Gaule narbonnaise.

Les VIIIème et IXème siècles voient persister la maladie à l'état endémique en Extrême-Orient. A Bagdad, le grand médecin arabe Rhazès la décrit de façon très soigneuse avec ses "petites pustules blanches et rapprochées". Mais le principe de la contagion n'est pas encore bien compris.

Au Xème siècle en Europe, Baudoin de Flandre est emporté ; Hugues Capet en meurt en 996. Les croisés contribuent ensuite à sa diffusion.

Pendant tout le moyen-âge, la variole sévit de façon continue mais les plus grandes pourvoyeuses de mort sont cependant la peste et la lèpre.

---

(9) Il faudrait cependant que cette maladie ait existé en Syrie car les Romains n'allaient pas où très peu en Egypte ; les habitants d'Alexandrie ne se mêlant pas aux populations de l'arrière-pays n'ont pu être source de contagion.

Au XVIème siècle, Christophe Colomb découvre le Nouveau Monde. La conquête a pour corollaire l'introduction de la variole qui va décimer les Antilles puis le Mexique avec Cortès. C'est le sujet même de notre thèse que nous développerons dans les chapitres qui vont suivre.

A partir du XVIème siècle, de nombreux ouvrages décrivent la maladie. Frascator précise la sémiologie des pustules. En 1568, Ambroise Paré dans son excellent "Traité de la peste, petite vérole et rougeole" fait un début de diagnostic différentiel entre la petite vérole et la rougeole.

Les XVIème et XVIIème siècles voient la variolisation entrer dans les moeurs à partir de Constantinople où Pylarino, médecin grec, la vulgarise. En 1713 Emmanuel Timori, médecin grec, rapporte que les femmes circasiennes afin de protéger leur beauté se prémunissaient par multipuncture cutanée avec des aiguilles trempées dans du pus variolique (10). On retrouve des procédés identiques en Turquie en 1717.

Progressivement la variolisation atteint l'Europe qui, est toujours décimée par des épidémies de variole (11). Enfin, le 14 mai 1796, Edward Jenner découvre et pratique avec succès

---

(10) Maurice Bariéty et Charles Coury, Histoire de la médecine (Fayard, 1963) - p. 571

(11) M. Bariéty et C. Coury, op. cit. - p. 563 : on a dénombré 40 000 morts de variole par an en Angleterre au XVIIIème siècle. Paris fut victime d'une épidémie en 1719 (14 000 morts) et à nouveau en 1723 (20 000 morts). Naples fut ravagé en 1768 (16 000 morts). En 1770, en Inde, la variole fit 3 millions de morts.

la vaccination anti-variolique à partir de la "varicelle des laitières". Peu à peu cette technique se répand en Europe, en Amérique, en Chine (12).

Au XIXème siècle, la variole tue toujours. En Angleterre on dénombre 45 000 cas de variole en 1802, en Prusse, 40 000 cas en 1803 et 65 000 cas en Allemagne. De 1808 à 1816, sur les 280 000 personnes touchées, il y a 40 000 décès.
La Martinique est atteinte en 1818, l'Italie en 1832. L'île de la Réunion est touchée en 1832 et perd un dizième de la population.

Les épidémies continuent à sévir au début du XXème siècle. En 1929 une épidémie en Angleterre touche 218 personnes ; en 1921 et 1926, deux épidémies en Suisse frappent 5560 personnes. Actuellement, des cas sporadiques de variole apparaissent, provenant essentiellement de foyers endémiques du Sud-Est asiatique, où l'O.M.S s'efforce comme en Afrique d'aboutir à l' "objectif zéro".

En conclusion, il semble que la Chine, l'Inde et l'Egypte aient été les foyers initiaux de la dissémination de la variole puisqu'on la retrouve au 2ème millénaire en Chine et en Inde ainsi qu'à l'époque de Ramsès V en Egypte. Les trajets de contamination sont assez simples, sauf pour l'empire gréco-romain. Elle a sévi de façon endémique dans le monde jusqu'aux progrès récents de la médecine. Les migrations humaines de toutes sortes (foires, caravanes, guerres et pélerinages) ont été et sont encore à l'origine des épidémies de petite vérole.

---

(12) En Chine, en 1014, Wang Tan mentionne la variolisation par voie nasale. Celle-ci devait cependant être déjà pratiquée bien avant, il y a 2500 ans, car les médecins chinois s'étaient aperçus de l'effet du pus varioleux sur la prévention d'une maladie plus grave.

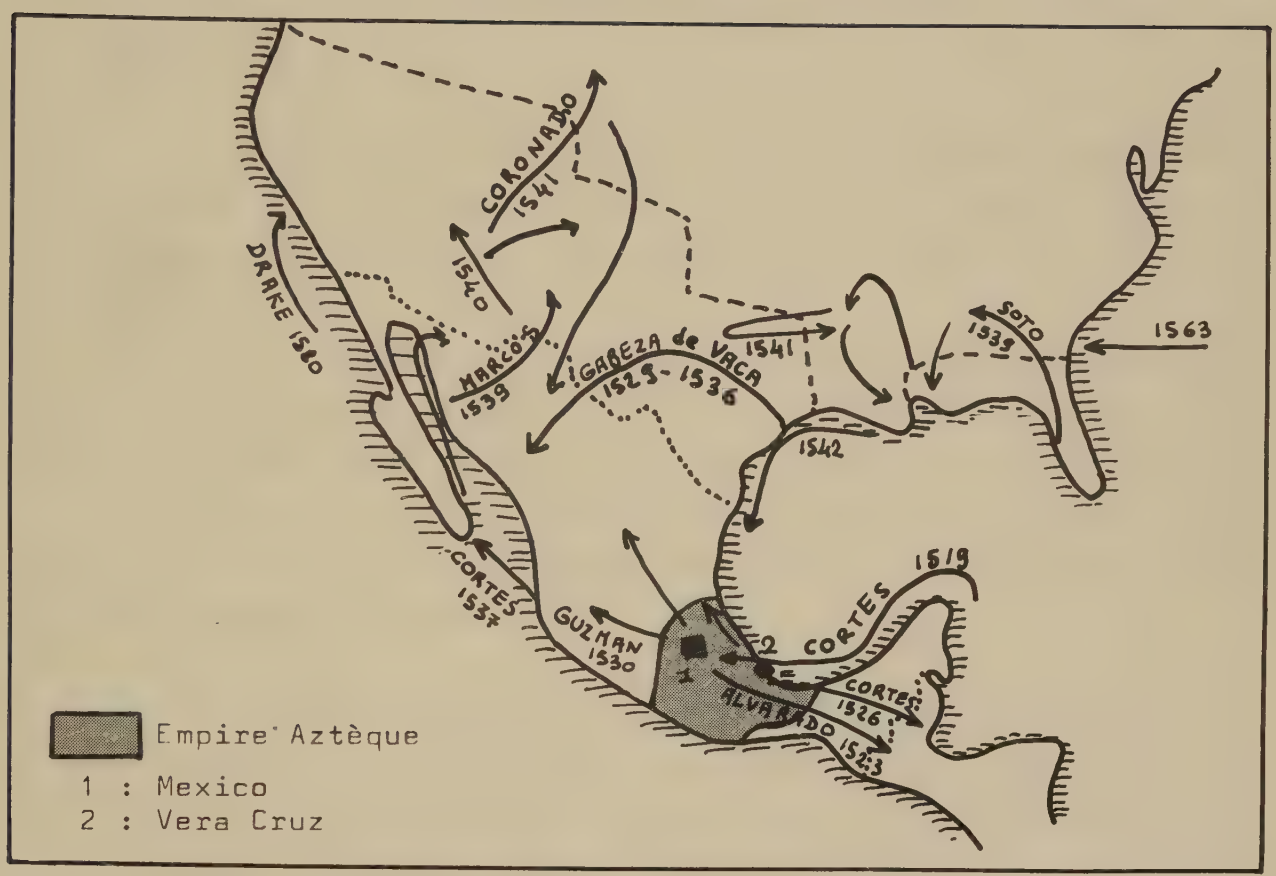
C H A P I T R E II

SITUATION GEOGRAPHIQUE DE L'EMPIRE AZTEQUE

La conquête de la Nouvelle Espagne, commencée en 1519 par Cortès, a atteint son expansion maximale vers 1550 (1). L'empire aztèque, point de départ de la "conquista", étant établi dans la partie nord de l'isthme de l'Amérique centrale, c'est à cette seule région que nous limiterons notre étude géographique ; le relief et le climat ont déterminé en effet le mode de vie des habitants (habillement, vie agricole, etc.), et ont joué un rôle non négligeable dans la genèse et le développement des épidémies.

Nous pouvons distinguer trois grandes régions : les plaines côtières, les chaînes montagneuses et les hauts plateaux, véritable coeur du pays (2). Les plaines côtières, étroites, s'étendent le long de l'océan Pacifique et du golfe du Mexique. Les chaînes montagneuses sont représentées par la partie sud de la Sierra Madre occidentale et de la Sierra Madre orientale qui dominent les plaines côtières. Les plus hauts sommets sont des volcans, le Popocatepetl (5452 mètres) et l'Orizaba qui culmine à 5700 mètres. Les hauts plateaux s'étendent entre ces deux chaînes montagneuses. Ils forment une série de gradins de plus en plus élevés vers le Sud. Dans cette région, ils sont traversés d'Ouest en Est de massifs montagneux qui y découpent une série de hauts bassins et de petites plaines dont le fond est à plus de 2000 mètres d'altitude.

(1) voir carte n° 1 , p. 20.
(2) voir carte n° 2 , p. 22.



Carte de l'expansion maximale des Espagnols.

Carte Nº 1.

C'est là, à 2240 mètres, que les Aztèques en 1325 avaient bâti leur capitale "Tenochtitlan" (actuellement Mexico) cité lacustre construite sur une lagune qui de nos jours a disparu comblée par les alluvions.

La richesse minière du Mexique est importante. Le sous sol renferme de très nombreux gisements d'or, d'argent et de cuivre qui ont d'ailleurs provoqué et attisé l'avidité des Espagnols.

Le climat de la partie nord de l'isthme d'Amérique Centrale, où se situait l'empire Aztèque, est tropical. Cependant, les accidents du relief en ont modulé les effets.

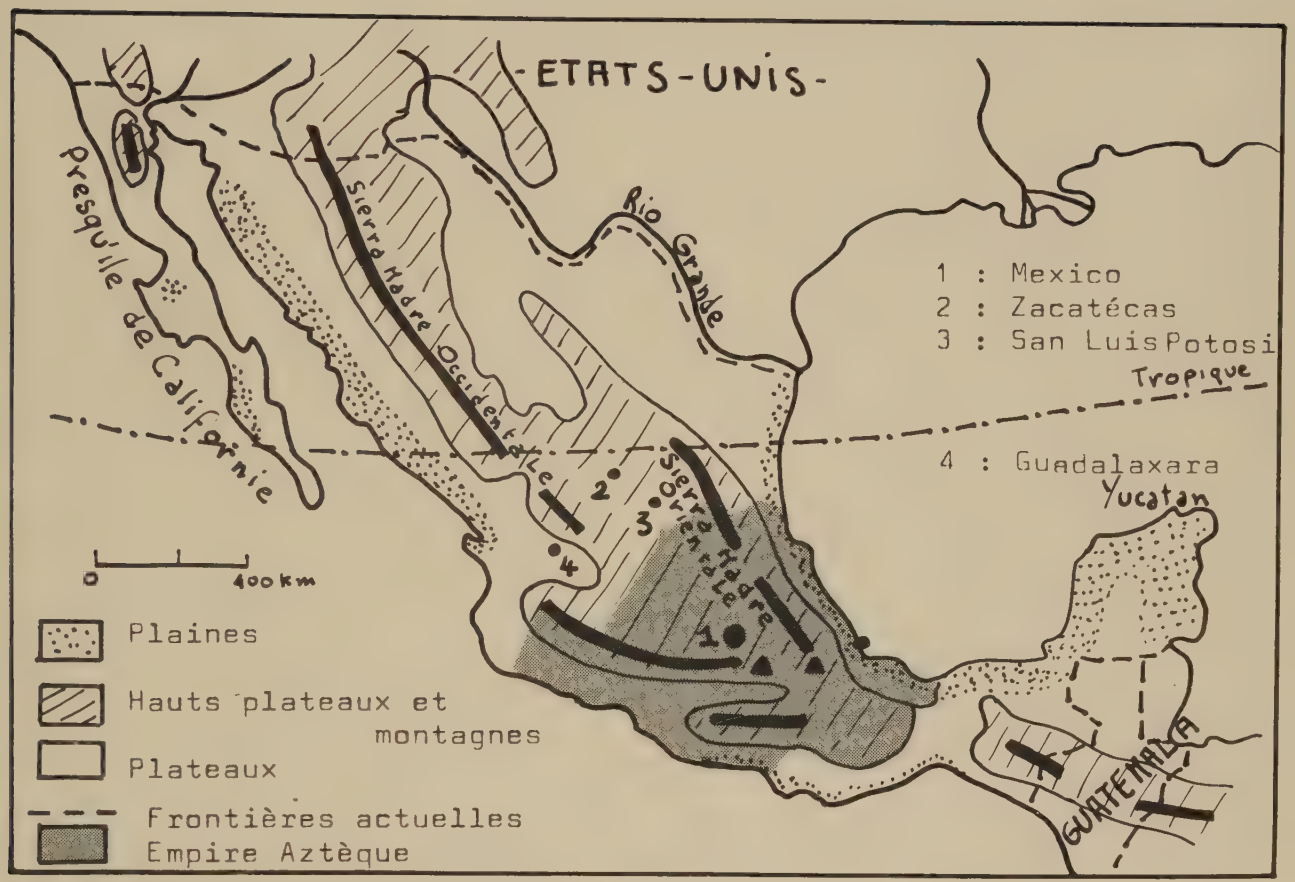
La plaine côtière occidentale est chaude et sèche alors que son homologue orientale est chaude et humide du fait de la présence des vents alizés. Quant aux hauts plateaux, la température tropicale s'y trouve modérée par l'altitude ; si l'été est chaud, l'hiver y est sensible. On a ainsi un climat tempéré en pleine zone tropicale.

C'est dans cette région clémente des hauts plateaux que vivait (3) (et vit encore) une grande partie de la population, évitant les zones arides du Nord ou la plaine côtière insalubre. Ces hautes terres fraîches et humides où les terrains volcaniques donnent des sols fertiles ont permis aux indigènes de pratiquer diverses cultures, telles celles du maïs, du haricot, de la tomate, de la calebasse, etc.

La différence de température entre hautes et basses terres a déterminé les modes d'habillement. Dans les plaines

---

(3) voir carte n° 2 , p. 22.



Situation géographique du Mexique.

Carte Nº 2.

côtières, les Indiens étaient peu vêtus alors que sur les hauts plateaux, la température plus fraîche imposait le port de vêtements, ce qui explique en partie la plus grande résistance de ces Indiens à la fièvre.

C H A P I T R E III

HISTOIRE DU MEXIQUE

En 1519, Cortès et ses conquistadores viennent briser le processus historique et social qui avait conduit les Aztèques de la situation d'une simple tribu agricole et égalitaire dans la pauvreté à celle d'une cité-état riche et puissante.

Ce processus historique peut, avec profit, être schématisé par le tableau suivant résumant les périodes d'hégémonie des différents peuples sur les plateaux du Mexique central.

1519	Conquête espagnole
1400	Aztèques
1200	Chichimèques
900	Toltèques
300	TEOTIHUACAN
Jésus-Christ	
500	Ticoman
900	Influence olmèque

Au premier millénaire de notre ère, les Aztèques vivaient à Atzlan (d'où leur nom), au nord-ouest du Mexique actuel, selon un mode de vie nomade. En 1168, le peuple aztèque quitte Atzlan et se met en marche vers le sud ; un siècle plus tard, il pénètre dans la vallée de Mexico. Grâce à leur génie de synthèse, les Indiens assimilent vite les techniques, les coutumes et les rites locaux.

Au XIVème siècle, 28 états se partagent le plateau central, guerroyant entre eux. C'est une époque fertile en conflits, mais riche aussi sur le plan culturel.

Arrivés les derniers, les Aztèques ont du mal à s'imposer. Leur premier roi est capturé et tué. Exilés dans les landes de Tizapan, ils se réfugient sur des îlots marécageux à l'ouest de la grande lagune ; c'est là qu'ils construisent le premier temple de dieu Uitzilopochtli et le noyau de la future cité de Tenochtitlan, Mexico. Réduits à vivre dans cette zone marécageuse, les Aztèques mènent au départ une vie amphibie, vivant de la chasse et de la pêche. Progressivement se constitue une cité lacustre.

De 1375 à 1428, trois rois aztèques se succèdent, tandis que le sort de la cité devient de plus en plus précaire face à la dynastie guerrière d'Azcapotzalco. Le quatrième roi aztèque Itzcoatl ("serpent d'obsidienne"), prend la tête de la résistance, repousse les assauts de la cité dominante grâce à l'alliance avec Nézaualcoyotl et parvient à envahir et à détruire la cité d'Azcapotzalco.

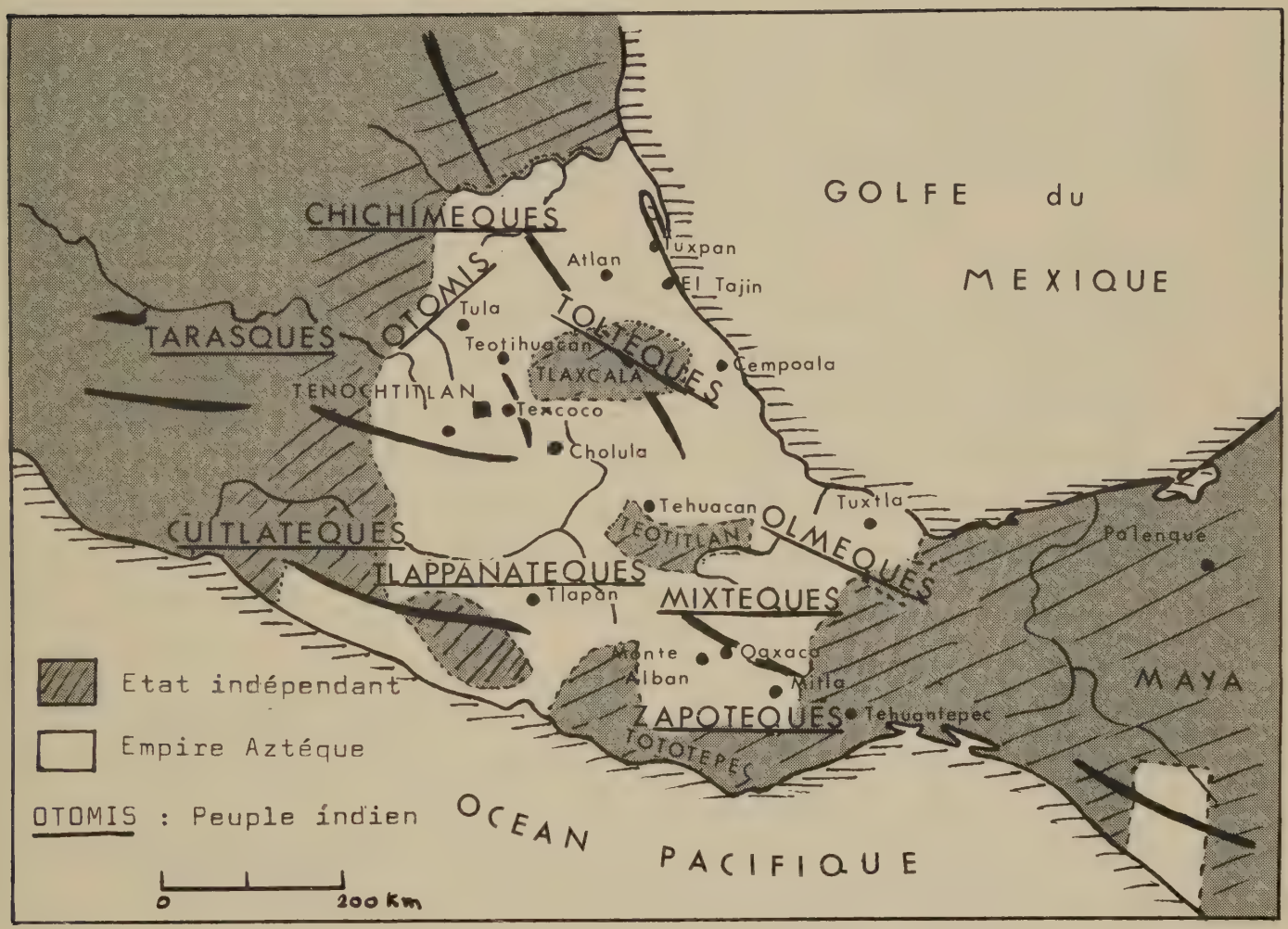
Les souverains vainqueurs ont la sagesse de prendre pour alliée une cité de la tribu d'Azcapotzalco, Tlacopan. Ainsi prend naissance la triple alliance de Tenochtitlan, Tlacopan et Texcoco, capitale des Chichimèques. Cette alliance va bien vite voir grandir en son sein le rôle dominant des Aztèques tandis que Texcoco devient une métropole des arts, du droit et de la littérature. L'empire aztèque est né.

De 1440, date de la mort d'Itzcoatl, à 1519, date de l'arrivée des Espagnols, cinq souverains se succèdent à Mexico. C'est Montezuma-II qui est sur le trône en 1519 (1503-1520). L'hégémonie de la triple alliance (et de Tenochtitlan au sein de celle-ci) ne cesse de grandir. De nombreuses conquêtes sont entreprises vers le nord, vers l'est jusqu'à la côte, vers le sud-est, vers l'ouest à travers le haut-plateau du Toluca, etc. Au total, en 1519, on compte trente huit provinces assujetties à l'impôt ou tribut par les Aztèques. Au sein de ces provinces, des enclaves non conquises restent libres, amies ou ennemies, comme la république de Tlaxcala, ennemie acharnée de Mexico (1). Ces enclaves hostiles constituent la grande faiblesse de l'empire aztèque car c'est sur elles que Cortès va s'appuyer pour faciliter sa conquête.

L'empire aztèque est donc une mosaïque de petits états très divers tant par leurs langues que par leurs races, largement autonomes, et assujettis à la triple alliance, elle-même dominée par Mexico. Les impôts (tributs) et le commerce font circuler les richesses en direction de la capitale. On assiste à un grand brassage d'idées, de techniques et de coutumes du fait de la suppression progressive des barrières politiques.

---

(1) voir carte n° 3 , p. 27.



L'EMPIRE AZTEQUE VERS 1519.

Carte N° 3

C H A P I T R E IV

LA CONQUETE DE LA NOUVELLE-ESPAGNE

Deux phases peuvent être individualisées dans la conquête de la Nouvelle-Espagne. La première est celle de la découverte du continent, la deuxième celle de la pénétration et de la "conquista" proprement dite.

C'est à Christophe Colomb que revint la découverte, le 12 octobre 1492 des îles Bahamas, mais il ignore totalement le Mexique. En 1512, à la suite d'un naufrage, une caravelle qui faisait route vers Saint-Domingue s'échoua sur les côtes du Yucatan. Ce fut le premier contact avec le Mexique. Deux Espagnols en survécurent : Gueriéro et Aguilar qui fait prisonnier par les Indiens sera libéré plus tard par Cortès.

En 1517, commença l'exploration méthodique. Une expédition partie de Cuba longea le Yucatan et se heurta aux Mayas. Les survivants décriront avec émerveillement les cités mayas, les temples, les riches parurés, les bijoux, etc. En 1518, Grijalva organisa une nouvelle expédition qui remonta plus au nord le long du golfe. Des contacts amicaux furent enfin noués avec échanges de cadeaux.

La deuxième phase, celle de la conquête du Mexique, commença le 10 février 1519 -année 1 roseau au calendrier aztèque- sous la conduite de Cortès. Hernan Cortès embarqua en effet à

Cuba 508 soldats, 16 chevaux et 14 pièces d'artillerie sur 11 navires. Il débarqua au Yucatan et y retrouva Aguilar qui lui servit d'interprète. Un deuxième interprète fut découvert en la personne d'une esclave indienne, Marina, offerte en cadeau à Cortès. Il fut ainsi à même de converser avec les autochtones, avantage immense pour le militaire.

Peu à peu, Cortès entrevit les richesses que pouvait recéler l'empire aztèque. Les peuplades locales accueillirent les Espagnols avec des offrandes, des bijoux, des vêtements.

De leur côté, les Aztèques apprirent l'arrivée des Espagnols par les descriptions orales et écrites de leurs messagers. Montézuma et ses conseillers frappés par l'accumulation de funestes présages redoutaient une catastrophe. De plus, l'année 1 roseau, 1519, coïncidait avec la dâte revenant tous les 52 ans qui pouvait marquer le retour du dieu Quetzalcoatl -le serpent à plumes-. L'apparition des conquistadores montés sur des chevaux (animaux inconnus au Mexique) et dotés d'armes lançant le feu et la foudre sema le doute dans l'esprit du roi. Quetzalcoatl ne revenait-il pas reprendre son héritage ?

Après avoir découvert l'hostilité envers les Aztèques de certains peuples soumis à Mexico, Cortès exploita cette situation en levant des armées dans ces peuplades. Campoala, capitale des Totonaques, accueillit les Espagnols avec enthousiasme, comme des libérateurs.

En août 1519, les Espagnols partirent vers le plateau central avec 13 000 Totonaques, guerriers et porteurs (1).

---

(1) voir planche n° 1, p. 30.

Route des conquérants d'après le codex Florentin.

-Planche Nº1.-

Le 2 septembre de la même année, ils se heurtèrent aux Tlaxcaltèques et à leurs alliés Otomis. Après plusieurs jours de combat, les dignitaires de Tlaxcala firent la paix et s'allièrent aux Espagnols contre leur ennemi aztèque. La colonne espagnole et tlaxcaltèque se dirigea vers Cholula, où 6 000 indiens furent massacrés, puis s'engagea dans la vallée centrale. Après une nuit passée à Iztapalapan, les conquérants empruntèrent la chaussée surélevée qui relie la côte à la cité lacustre de Tenochtitlan. Préférant ne pas livrer combat, Montézuma entouré de nombreux dignitaires accueillit Cortès à l'entrée de la ville par ces mots : "Soyez le bienvenu, notre seigneur de retour dans votre pays et parmi votre peuple, pour vous asseoir sur votre trône dont j'ai été le possesseur en votre nom". Cortès, pris pour Quetzalcoatl lui-même, s'installe donc dans l'ancien palais des Axayacatl le 8 novembre 1519.

Pendant huit mois, la tension monta progressivement. Montézuma essaya de maintenir le calme dans son peuple qui commençait à gronder devant les pillages des Espagnols (or, statues etc.) et des Tlaxcaltèques et devant les interdictions de leur culte, trouvé sanguinaire.

Pendant que Cortès parti sur la côte tentait de repousser un débarquement de son concurrent Narvaez arrivé de Cuba, les Espagnols massacrèrent par traîtrise de nombreux nobles aztèques dans un temple à Mexico. Le peuple entier se soulève alors et malgré le retour précipité de Cortès, la situation ne fut pas rétablie. C'est la "noche triste" du 30 juin 1520 où les Espagnols et leurs alliés Tlaxcaltèques harcelés de toute part réussirent à s'enfuir de Mexico en subissant d'importantes pertes humaines.

Tlaxcala devint d'abord le refuge de la troupe espagnole puis une base de départ. Cortès entreprit alors à la fin de 1520 la reconquête de la capitale avec l'aide de ses alliés autochtones et des renforts arrivés des Antilles. La construction de brigantins armés de canons fut entreprise pour s'assurer la maîtrise de la lagune. L'isolement de la capitale commença.

C'est après une résistance acharnée des Aztèques, des combats sanglants et très meurtriers que les Espagnols réussirent à pénétrer peu à peu dans une ville dévastée par un siège de trois mois. Il fallut encore des attaques répétées, la famine et la destruction systématique de la ville pour vaincre la résistance farouche des Aztèques. Cuauhtemotan se rendit enfin le 13 août 1521. Mais la victoire de Cortès sur Mexico fut également due à l'effroyable épidémie de variole qui sévit pendant le siège de la ville, au manque de vivres et d'eau potable. C'est la fin de l'empire aztèque. La colonisation commence, la chute démographique aussi.

DEUXIEME PARTIE

LES EPIDEMIES

C H A P I T R E I

DESCRIPTION CLINIQUE DES EPIDEMIES

L'épidémie de 1520

En mai 1520, après avoir repoussé sans trop de difficultés Narvaez, Cortès retourne à Mexico avec ses soldats et ceux de son concurrent vaincu. Parmi ces derniers se trouve un noir nommé Népomucène atteint de la variole. C'est par lui que le Mexique va être contaminé (1).

Le trajet de la contagion peut être reconstitué. D'après W.H. Prescott (2), la maladie éclate tout d'abord dans la ville appelée Cempoalla en langue nahuatl, Saint-Paul en français. Puis l'épidémie va se répandre dans les environs de la ville ; le territoire de Tlaxcala est alors atteint, puis traversé. Mexico enfin est contaminé par la variole, la première épidémie y éclate en 1520. La maladie de là gagne Chalco puis la côte du Pacifique pour toucher enfin l'ensemble du pays.

Les récits relatifs aux épidémies, tant indiens qu'espagnols, qui nous sont parvenus, décrivent essentiellement les événements survenus dans la capitale aztèque Tenochtitlan.

---

(1) Bernal Diaz del Castillo, Histoire véridique de la conquête de la Nouvelle-Espagne (Paris, 1877) - p. 349
W.H. Prescott, Histoire de la conquête du Mexique (Paris, 1863) p. 350
A. Colnat, les épidémies et l'histoire (Paris, 1937) - p. 74

(2) W.H. Prescott, op. cit., - p. 351

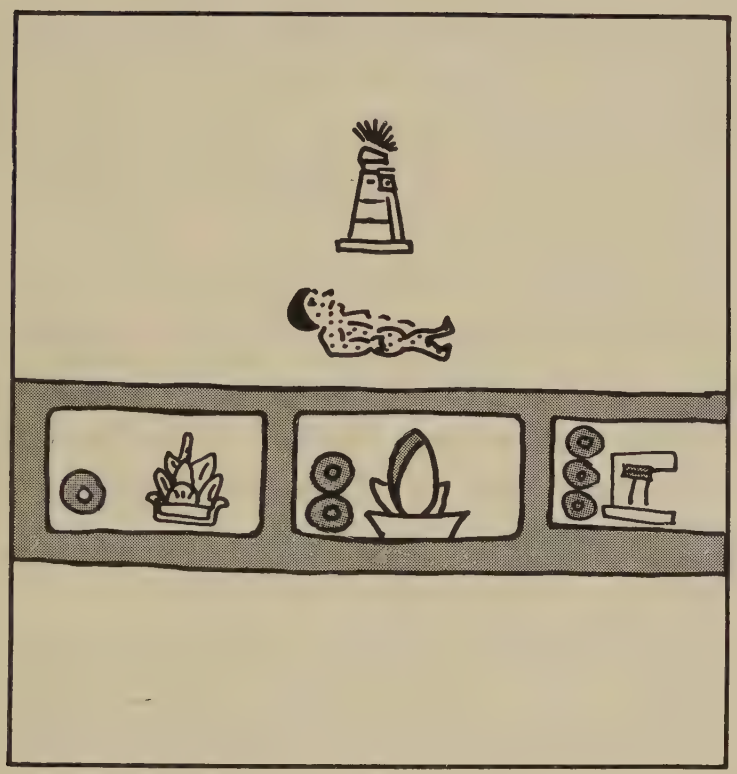
L'histoire de la première épidémie commence le 30 juin 1520. Ce jour-là, Cortès et ses hommes s'enfuient précipitamment de Mexico, subissant de lourdes pertes, c'est la "noche triste". Mais ils laissent dans la place les germes d'un mal redoutable, la variole. En cette année 1520, ou année 2 silex au calendrier aztèque, l'épidémie se déclare lors de la fête de Téotleco qui a lieu pendant le treizième mois du calendrier aztèque appelé Tepeilhuitl (fin septembre). Rapidement, la maladie prend une ampleur effroyable, tous les témoignages concordent sur ce point. B. de Sahagun écrit : "il y eut une épidémie de petite vérole de laquelle moururent des gens presque à l'infini" (3). Les descriptions cliniques abondent et sont d'une précision remarquable : "ils avaient le corps, la figure et tous les membres couverts et perforés de pustules, à ce point qu'ils ne pouvaient changer de place ni se tourner d'un côté à l'autre, et si quelqu'un voulait les mouvoir, ils poussaient des cris..." Parmi ceux qui échappèrent à la mort, "quelques uns eurent les yeux crevés et tous en sortirent avec des trous à la figure" (4). D'après d'autres témoignages : "certains n'eurent qu'une poussée superficielle de pustules : ceux-là ne souffrirent pas beaucoup, peu de gens en moururent. Mais bien des gens de ce fait eurent le visage ravagé, ils en furent criblés, ils en furent troués comme une écumoire. Certains en restèrent aveugles, ils en perdirent la vue" (5). Un peu plus loin, il est dit que les malades présentaient de la toux et des "boutons brûlants qui vous consument" (6).

Différents manuscrits aztèques contiennent des représentations de cette épidémie. Dans le Codex Mexicanus, au-dessus de l'idéogramme de l'année 2 silex, un petit personnage est allongé, couvert de points noirs symbolisant la variole (7). Le Codex en Croix,

---

(3) Bernardino de Sahagun, Histoire générale des choses de la Nouvelle-Espagne (Paris, Masson 1880) - p. 789
(4) B. de Sahagun, op. cit. - p. 825
(5) Léon Portilla, Le crépuscule des Aztèques (Paris, 1965) - p. 149-150
(6) Léon Portilla, op. cit. - p. 194
(7) voir planche n° 2 fig. 1 , p. 36.

L'épidémie de variole de 1520



d'après le codex Mexicanus.

fig. 1

fig.2 d'après le codex en Croix.

Planche N°2

où chaque colonne correspond à une année, présente pour 1520 cinq petits personnages. Le premier a presque disparu, le deuxième est un varioleux accroupi du nom de Huehuexochtzin. Au-dessus de lui, deux morts empaquetés ont été victimes de l'épidémie (8). Enfin, la Mape de Tepechpan, histoire synchronique et seigneuriale de Tepechpan et de Mexico (1298-1596), montre pour la date 2 silex le cadavre de Ome Tochtlitzin qui vient de mourir de la variole. Juste en dessous, un petit personnage accroupi et couvert de petits points noirs symbolise la cause de la mort (9).

On retrouve donc les principaux symptômes de la variole : l'éruption pustuleuse généralisée et même oculaire, la fièvre, les douleurs profondes (rachialgies) qui empêchent les indiens de bouger, et la prostration. Mais il n'y a pas de syndrome hémorragique comme dans les deux épidémies suivantes.

Pendant soixante jours, la variole dévaste Tenochtitlan (Mexico), touchant toutes les classes sociales. Puis, l'ampleur de l'épidémie décroît ; c'est à ce moment-là que Cortès entreprend de reconquérir la ville.
Les témoignages qui nous sont parvenus de l'entrée des Espagnols dans la ville dévastée par la variole et les combats sont horribles. Dans ses lettres, Cortès raconte que "l'infection des cadavres, les effets de l'eau salée (10) toutes les horreurs de la famine et du besoin en tout genre, avaient causé une mortalité énorme dans la ville : il y avait péri plus de 50 000 hommes" (11). Les conditions créées par ce siège avaient, en effet, aggravé l'état antérieur dû à l'épidémie. Des cadavres

---

(8) voir planche n° 2 fig. 2 , p. 36.
(9) voir planche n° 3 fig. 1 , p. 38.
(10) Rappelons que Tenochtitlan est construite sur une lagune et alimentée en eau potable par des acqueducs que les Espagnols avaient coupés pendant le siège.
(11) L. Vallée, Lettres de Fernand Cortès à Charles-Quint (Paris, 1879) - p. 201, 3ème lettre du 15 mai 1522.

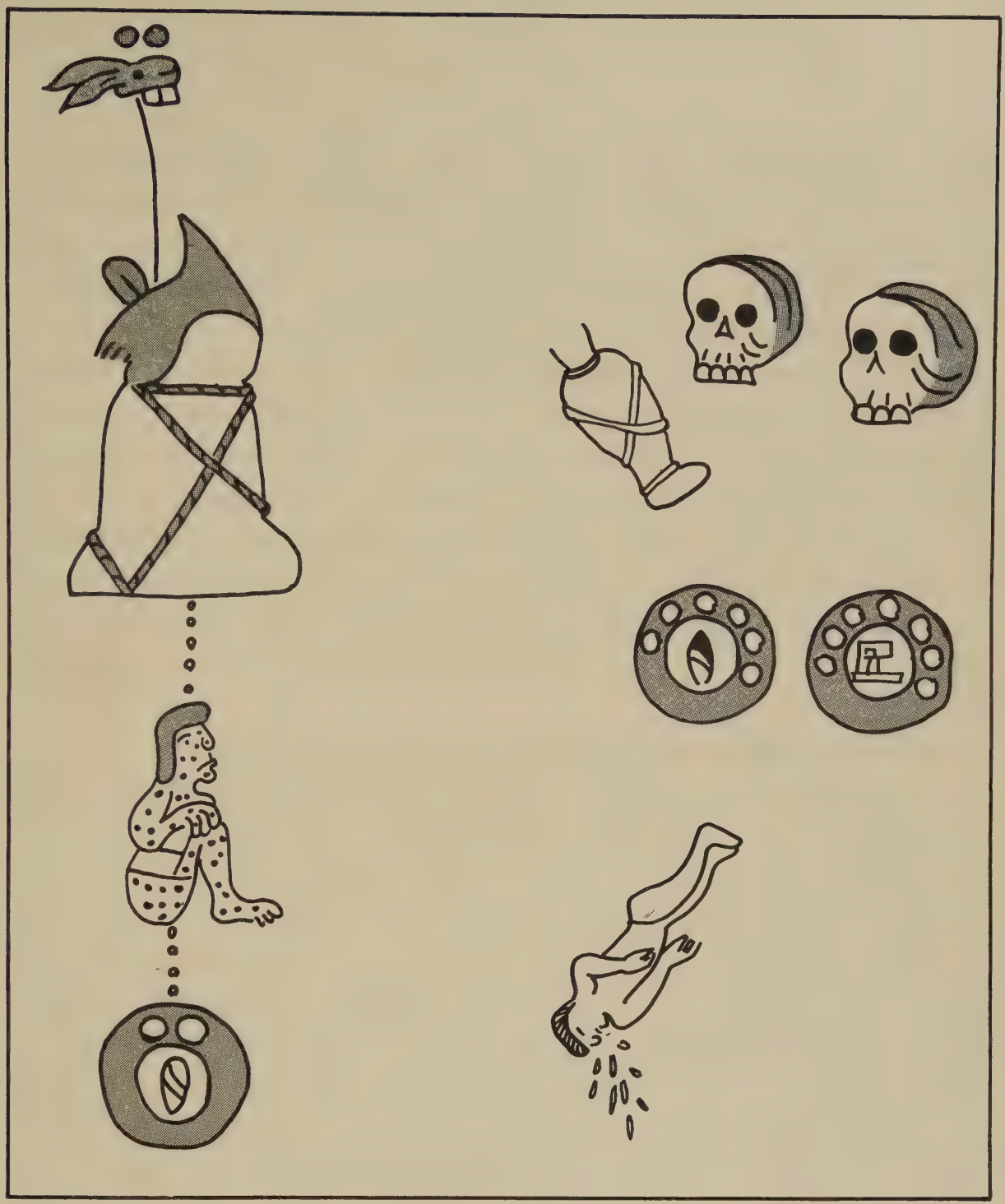


fig. 1. (1520)

fig. 2. (1576)

Les épidémies de variole de 1520 et 1576 d'après le manuscrit de la Mappe de Tépechpan.

Planche N°3

en putréfaction gisaient partout, les gens dans certains quartiers vivaient entassés dans des maisons, des chenils, mais aussi dehors, dans des canots et même dans l'eau. La famine était telle que les Indiens en étaient réduits à manger des insectes, des roseaux, des mousses. La mortalité due à la famine ajoutée à celle de l'épidémie est très importante. Les Indiens, résignés, attendent leur tour de mourir et les morts ne sont même pas enterrés faute de bras pour les transporter et les ensevelir. Pour Cortès, "la ville était un gigantesque charnier, ... des miasmes empoisonnés s'exhalaient de cette masse putréfiée, sous la double action de la pluie et de la chaleur,... la peste ne tarda pas à moissonner un plus grand nombre d'Indiens que la famine" (12).

Il est donc quelque peu difficile de déterminer la part respective de la variole, de la famine et des combats dans cette hécatombe. La gravité de l'épidémie tant à Tenochtitlan avant le siège que dans le reste du pays est manifeste d'après les témoignages aztèques. Jamais un tel fléau n'avait frappé les Indiens (13). On dut même créer en langue nahuatl un mot nouveau pour désigner cette maladie : "totomonaliztli", du verbe "totomoni" avoir des ampoules. Un document très intéressant à ce sujet est représenté par les "Annales de Domingo Fransisco de San Anton Munon Chimalpahin Quauhtlehuanitzin". Né en 1579, l'auteur descend des anciens rois de Tracualtitlan, Tenanco, Amaquenecan et Chalco ; il écrivit des tables chronologiques consignant année par année tous les événements importants, en utilisant comme sources des manuscrits indiens antérieurs. C'est grâce à lui que nous pouvons voir l'étendue des

---

(12) W.H. Prescott, op. cit., p. 135-137. On prête à Cortès la phrase suivante : "il mourut plus d'indiens qu'il ne mourut de juifs à Jérusalem lors du siège de Vespasien".
(13) B. Diaz del Castillo, op. cit. - p. 349

ravages de l'épidémie de 1520 dans tout le pays : "Année 2 silex. (1520). Alors éclata la variole qui fit des victimes. Alors aussi mourut Yotzintlil, ancien roi de Tzacuatitlan... La variole fit de nombreuses victimes parmi de grands personnages"(14). L'auteur cite ensuite la mort de l'épouse d'un roi, des souverains de Tlamanalco et d'Itzcahuatzim et même celle de Montezuma ancien roi de Mexico.
A. Colnat, pour sa part, estime à 3,5 millions le nombre de victimes dans la population aztèque (15), c'est-à-dire près de la moitié de la population.

L'épidémie de 1545

Si en 1520 et 1521 l'épidémie de variole est bien analysée et indiscutable, il en est plusieurs autres beaucoup moins certaines car on n'en retrouve que peu de traces dans les écrits espagnols et indiens.
Seul Chimalpahin décrit en 1531, année 13 roseau, une épidémie de variole "qui se répandit et fit mourir les petits enfants" à Mexico (16). Mais est-ce bien une variole ou une rougeole comme semble le prétendre Albert Colnat (17). Chimalpahin cite également une épidémie de petite vérole à Chalco en 1532 "qui emporta les personnes âgées de Tlamanalco et de tout Mexico" (18). Cependant, dans tous les codex aztèques que nous avons dépouillés, nous n'avons retrouvé aucune trace de l'épidémie de typhus de 1530 citée par Charles Coury (19) ni de celles de variole et de

(14) Annales de Chimalpahin Quauhtlehuanitzin, 1258-1612, publiées et traduites par Siméon (Paris, 1889) - p. 190
(15) Albert Colnat, les épidémies et l'histoire (Paris, 1937) - p. 74
(16) Annales de Chimalpahin, op. cit. - p. 223 et 225
(17) A. Colnat, op. cit. - p. 74
(18) Annales de Chimalpahin, op. cit. - p. 227
(19) Charles Coury, La médecine de l'Amérique précolombienne, (Paris 1969) - p. 108

rougeole de 1531 et 1532. Seule l'épidémie de 1538 citée par Charles Coury (20) est représentée sur la planche 46 du Codex Telleriano Remensis : deux petits personnages couverts de pustules sont rattachés à l'année 7 lapin et le commentaire en vieil espagnol (non reproduit sur notre dessin) est le suivant "Cette année fut celle des sept lapins, c'est-à-dire 1538, beaucoup de gens moururent de la variole" (21).

La deuxième grande épidémie que tous les auteurs relatent est celle de 1545 (22). Le codex Aubin, (23), B . de Sahagun (24), Chimalpahin (25) sont formels sur la date de début du fléau : 1545, qualifiée tantôt année 1 maison, (25) tantôt année 1 silex (23) selon les sources indiennes. Une précision est même donnée dans le codex Aubin : "il y avait un an lorsque se tint le marché Saint-Hippolyte".

Dans cette seconde épidémie, nulle source n'indique le trajet de la maladie. Sont seulement citées les villes où elle sévit avec force : Tenochtitlan, Chalco, mais sans autre précision.

La description de la maladie est, elle aussi, succincte. Le codex Aubin dans une de ses planches coloriées nous montre un homme accroupi perdant du sang par le nez ou la bouche. Le texte nahuatl à côté dit : "année 1 silex, alors éclata la peste lorsque sortit du nez du sang (26).

---

(20) Ch. Coury, op. cit. -p. 102
(21) voir planche nº 4 fig. 2, p. 42.
(22) B. de Sahagun, op. cit. - p. 789.
(23) J.M.A. Aubin, Histoire de la nation mexicaine (Paris, 1893) p. 91 ; ce codex est connu sous le nom de Codex Aubin. Il semble que "1 silex" soit une mauvaise interprétation de l'idéogramme "1 maison" (voir planche 5, fig 1, p. 44).
(24) B. Diaz del Castillo, op. cit. - p. 918 ; chapitre rédigé par B. de Sahagun.
(25) Annales de Chimalpahin, op. cit. - p. 243.
(26) Codex Aubin, op. cit. - p. 91 ; voir planche nº 5 fig. 1, p.44.

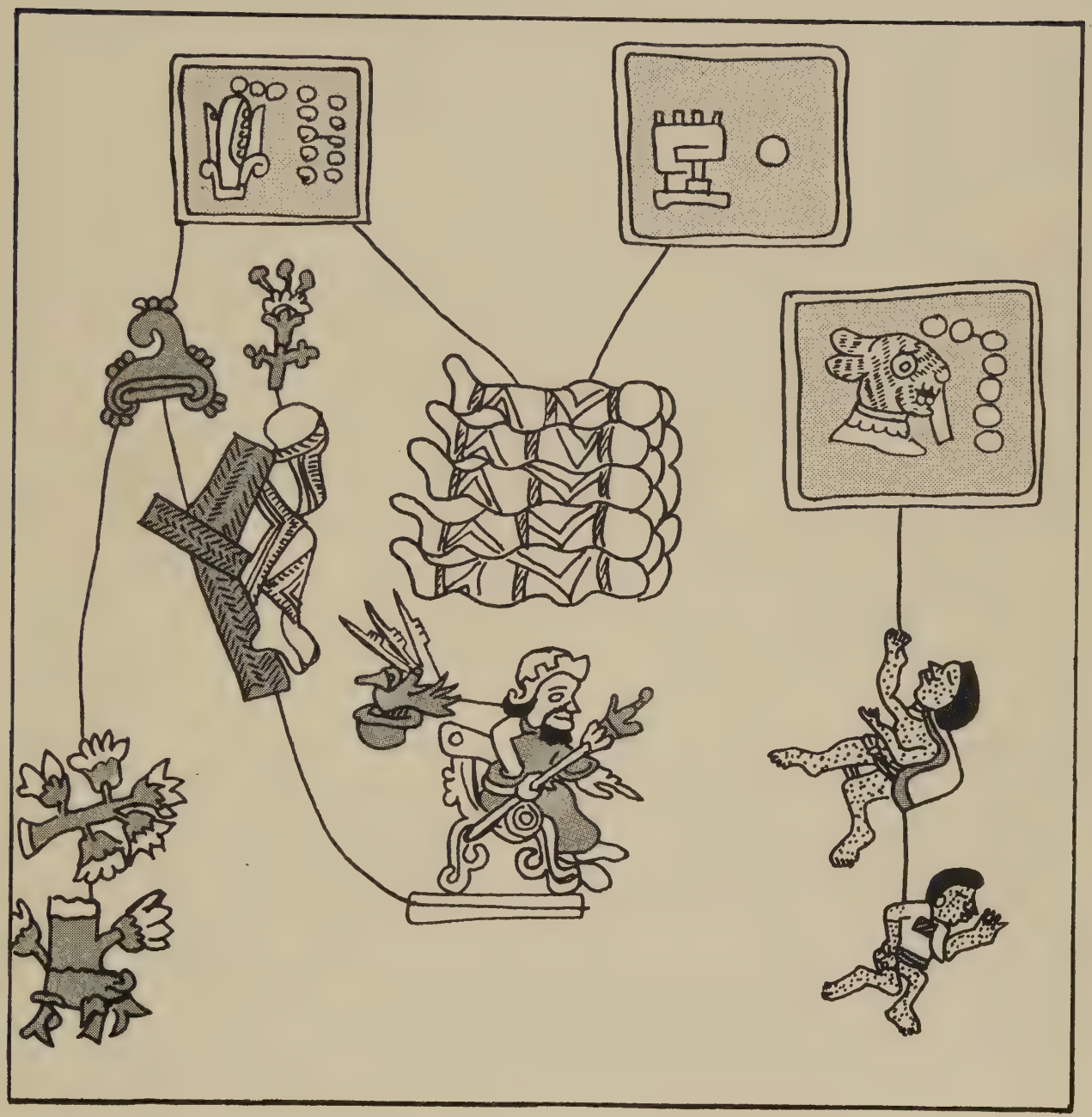


fig. 1 (1545) fig. 2 (1538)

Les épidémies de variole de 1538 et 1545 d'après le codex Telleriano Remensis.

Planche N° 4

Dans la colonne 1 maison du Codex en Croix, on trouve également une figurine humaine couverte de taches noires avec près de la bouche le caractère qui signifie le sang. L'emblème de Texcoco et le cadavre la surmontant symbolisent la mortalité dans cette ville. La Mape de Tepechpan représente, elle aussi, pour l'année 1545 un indigène nu, les bras croisés, la tête en bas et vomissant du sang (27).

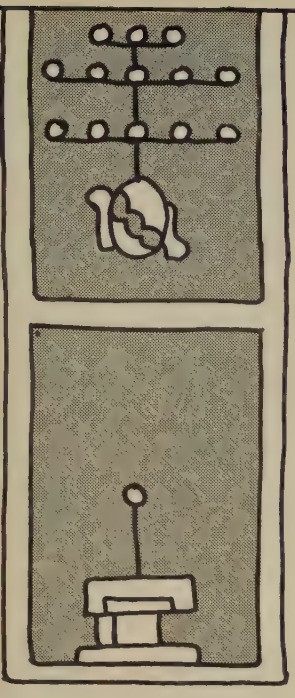
B. de Sahagun quant à lui est très discret : "il y a eu trois épidémies universelles très fortes... La première eut lieu en 1520... il y eut une épidémie de petite vérole... après celle-là en 1545 (28), il y eut une épidémie très considérable, universelle, qui fit mourir en cette Nouvelle-Espagne la plus grande partie de ses habitants. Je me trouvais pendant cette peste dans cette ville de Mexico... et vers la fin de l'épidémie, je fus atteint moi-même de la maladie et je me vis à toute extrémité" (29).

Chimalpahin est plus précis : "Alors il y eut mortalité ; le sang coulait par la bouche, par les yeux, le nez et le fondement" (30).

La gravité de la maladie est par contre unanimement confirmée. Chimalpahin raconte qu' "il meurt extrêmement de nobles, hommes et femmes ainsi que des gens du peuple. Alors les chiens et les chacals mangèrent des personnes à Chalco" (31). B. de Sahagun rapporte qu'il enterra lui-même "plus de dix mille cadavres" à Mexico (32). Les grands centres urbains restèrent dépeuplés sans que la population y revienne. Juan de Torquemada évalue à 800 000 le nombre des victimes (33).

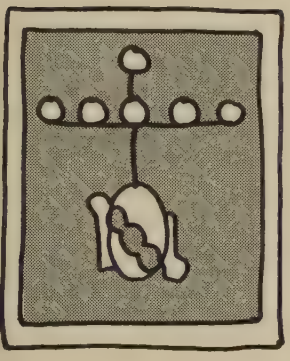
---

(27) se reporter à l'illustration identique pour l'année 1576 : voir planche n° 3, fig. 2, p. 38.
(28) Le texte porte 1555, mais il s'agit vraisemblablement d'une erreur typographique, B . de Sahagun parlant ailleurs de 1545.
(29) B. de Sahagun, op. cit. - p. 789
(30) Annales de Chimalpahin, op. cit. - p. 243
(31) ibid. - p. 243
(32) B. de Sahagun, op. cit. - p. 789
(33) Juan de Torquemada, Monarquia indiana, lib. V, cap. XXII, cité par R. Siméon, annales de Chimalpahin - p. 243 n.4



1545, Année 1 silex
«Alors éclata la peste
lorsque sortit dunez
le sang.»

fig.1
(1silex est une erreur de traduction de l'idéogramme 1 maison).



1576, Année 6 silex
«Seulement en Août éclata
la peste, le sang sortait
par les narines.»

fig.2

Les épidémies de variole de 1545 et 1576 d'après le codex de 1576

Planche N°5.

A. Colnat parle de dizaines de milliers de morts dans chaque province. Le codex Telleriano Remensis aux années 1544 et 1545 reflète bien ces événements. Sous les idéogrammes 13 silex et 1 maison sont entassés 14 cadavres (34) et le commentaire en vieil espagnol (non représenté sur le dessin) est formel : "année 1544 et 1545, il y eut une grande mortalité chez les Indiens".

Quel fut donc ce fléau qui fit tant de ravages ? Les auteurs indiens parlent de "matlazahuatl", de matla verdâtre et de zahuatl éruption, ce qui laisse donc supposer une éruption verdâtre avec épistaxis et hémorragies buccales. Nous tenterons plus loin, avec l'épidémie de 1576, un essai d'interprétation.

L'épidémie de 1576

De 1545 à 1576, seul Charles Coury signale une épidémie de "matlazahuatl" à Mexico en 1572 sans aucun autre commentaire (35).

C'est en août 1576, trente et un ans après la précédente épidémie que survient à nouveau un fléau. Les descriptions de la maladie sont plus précises mais, hélas, encore insuffisantes. Quant au trajet de la contagion, aux villes atteintes, il n'en est quasiment pas question.

Chimalpahin fixe une date précise : "année 6 silex", c'est à dire 1576 (36), date confirmée par le codex Aubin.

---

(34) voir planche n° 4, fig. 1 - p. 42.
(35) Charles Coury, op. cit. - p. 108
(36) Annales de Chimalpahin - p. 288

La description des symptômes est bien faite dans le manuscrit de Chimalpahin : "Alors aussi commença dans le pays de Amaquemecan Chalco la maladie de cocolitzili (37)... Tant que dura cette grande épidémie, régna la fièvre verdâtre ; le sang sortait sans effort par la bouche, par le nez et entraînait la mort" (38). Dans la version définitive de l'édition du manuscrit de Chimalpahin, R. Siméon parle de pleurésie : "tant que dura cette épidémie, régna la pleurésie, le sang sortait par le nez et entraînait la mort" (39). Ce terme de pleurésie dans la description de l'épidémie, est pour le moins surprenant, un tel symptôme ne pouvant pas être connu des médecins de l'époque de Chimalpahin (né en 1579).

Le codex Aubin corrobore la description de Chimalpahin : "seulement en août éclata la peste, le sang sortait par les narines ; les prêtres ne nous confessèrent que dans nos demeures et ils nous accordèrent la permission de manger de la viande. Les docteurs nous guérirent" (40). A côté de ce texte nahuatl figure un personnage qui perd du sang par le nez (41). Le personnage voisin près de la croix symbolise une procession. Le texte nahuatl dit : "1576-année 6 silex, ici le 16 septembre on alla à la procession de Sainte Lucie, à cause de la peste". Le manuscrit de la Mape de Tepechpan confirme ces descriptions en montrant pour l'année 1576 un petit indigène nu, la tête en bas avec du sang près de la figure. Au-dessus, deux crânes et un cadavre représentent la grande mortalité (42).

---

(37)"cocolitzli" en langue nahuatl signifie épidémie
(38) Cette citation est extraite d'une note de R ; Siméon dans sa traduction de B ; de Sahagun
(39) Annales de Chimalpahin - p. 288
(40) Codex Aubin - p. 117
(41) voir planche n° 5 fig. 2 , p. 44.
(42) voir planche n° 3 fig. 2 - p. 38.

Cette épidémie commencée en août 1576 s'aggrave en septembre et sévit pendant trente jours. Il s'y ajoute une famine et une période de gel de 15 jours en septembre qui ne font qu'accentuer la mortalité qui se poursuit jusqu'en octobre. En janvier 1577, l'épidémie continue (ou reprend ?) et sévit jusqu'en mars. Enfin, au mois d'avril, "la peste cessa mais la mortalité continue sous l'influence de la pleurésie" (43). On retrouve encore ici cette pleurésie déjà citée sans plus de précisions diagnostiques.

Si les descriptions cliniques sont minces, il n'en reste pas moins que les divers auteurs sont formels quant à la gravité de l'épidémie. Selon Juan de Torquemada, plus de deux millions d'Indiens sont atteints (44), avec, pour le seul mois de novembre trois mille Indiens morts emportés par la peste. B. de Sahagun pense en septembre 1576 que si le fléau dure encore trois ou quatre mois, tous mourront. Un exemple de dépeuplement est donné par la chute du nombre des élèves d'un collège de Mexico tenu par des moines : "Je me trouvai à la première fondation du collège et j'assistai de même à la seconde qui donna plus de difficultés que la précédente. L'épidémie qui éclata il y a trente et un ans [1545] fit beaucoup diminuer les élèves, et celle de l'année actuelle [1576] n'a pas été moins funeste à l'établissement, car il n'y reste presque plus personne ; quasi tous sont partis, morts ou malades" (45).

---

(43) Annales de Chimalpahin - p. 291-292
(44) Juan de Torquemada, Monarquia indiana, lib. V, cap. XXII
(45) B. Diaz del Castillo, op. cit. - p. 918 ; il s'agit d'un chapitre rédigé par B. de Sahagun dans ce livre.

Pour A. Colnat, cette épidémie n'enlève pas moins de deux millions d'hommes, surtout parmi les Indiens (46). Les Espagnols sont également touchés mais, dit Chimalpahin, "il n'y eut que quelques victimes parmi les Espagnols" (47).
Le nombre de morts est difficile à évaluer ; les deux millions de morts cités par A. Colnat ne sont-ils pas, en fait, les deux millions de malades dont parle Juan de Torquemada ? C'est plus vraisemblable. Il est important de noter que les trois mille Indiens cités par J. de Torquemada représente seulement la mortalité du mois de novembre chez les Indiens d'un province du sud-ouest. Cela laisse donc supposer un nombre total de vicitmes très grand, mais hélas impossible à quantifier, du fait de l'association épidémie-gel-famine.

Quelle fut la nature du fléau ?

Les Indiens lui ont donné le nom de "matlazahuatl", ce que Charles Coury et Albert Colnat considèrent comme un typhus. Cela reste à discuter.

Les descriptions des épidémies de 1545 et 1576 sont assez semblables mais fort incomplètes. Un point semble essentiel, dans tous les extraits cités : la gravité des hémorragies par la bouche ou le nez. B. de Sahagun ajoute un symptôme à cette description : des taches sur la peau. Mais sont-ce réellement des taches ou bien des papules ? On en connaît la couleur, vert-de-gris. La racine "matla" de "matli" verdâtre est là

(46) A. Colnat, op. cit. - p. 75
(47) Annales de Chimalpahin , p. 292

pour le confirmer. On serait donc en présence d'une maladie épidémique avec de sévères épistaxis et hémorragies buccales (gingivorragie ? hématémèse ? hémoptysie ?) survenant au cours d'une fièvre accompagnée d'une éruption qualifiée de verdâtre. Bien qu'on manque de précision sémiologique, sur les taches, on peut penser à un typhus hémorragique gravissime ou à une scarlatine maligne avec purpura hémorragique ; enfin, la troisième hypothèse est celle d'une variole hémorragique.

La variole hémorragique est en effet caractérisée par une phase pré-éruptive où les symptômes rencontrés sont généralement les suivants : fièvre, céphalées, rachialgies intenses, anxiété ou prostration sévère, enfin un érythème foncé ou à l'opposé une paleur du visage ; un syndrome de toxémie s'ajoute à ce tableau. Dans tous les cas foudroyants, le syndrome hémorragique apparaît au deuxième ou troisième jour : hémorragies sous conjonctivales, hémorragies de la bouche, des gencives, épistaxis, pétéchies, hématuries, hémorragies vaginales. La mort survient rapidement au cinquième ou septième jour alors qu'un petit nombre seulement de lésions maculo-papuleuses apparaissent.

Nous retrouvons dans ces aspects graves les symptômes décrits par B. de Sahagun, Chimalpahin et le rédacteur du codex Aubin : l'épistaxis, l'hémorragie de la bouche et des gencives ; le sydrome toxémique associé aux pétéchies et à l'érythème foncé peuvent expliquer le teint verdâtre rapporté dans les textes. De plus, la mortalité très importante, la contagiosité extrême et la gravité attachée aux hémorragies tendraient à confirmer l'hypothèse d'une variole hémorragique maligne.

Ce qui à mon avis rend peu plausible l'hypothèse d'un typhus est le fait que les armées espagnoles qui stationnaient encore en 1545 et 1576 à Mexico et dans les autres villes de garnison

n'aient pas été atteintes par la maladie, ou très peu. A ce propos, B. de Castillo raconte que dans l'armée de Cortès, les soldats furent atteints d'une diarrhée. Cortès fut même affligé de fortes fièvres et dut s'aliter. En 1526, Ponce de Léon (licencié envoyé par l'Espagne pour enquêter sur Cortès) tomba malade de mal de modorra : "il fut pris d'une forte fièvre... fut pendant quatre jours somnolent, sans avoir les idées bien nettes ; la plus grande partie du jour et de la nuit se passait à dormir... Le licencié rendit son âme le neuvième jour de sa maladie" (48). Plusieurs personnes venues sur le même bateau que Ponce de Léon moururent de la même maladie. Il semble bien s'agir là de la description d'un typhus. Il n'y a rien de commun dans les descriptions cliniques du mal de modorra et du matlazahuatl. Cela ne fait que renforcer l'hypothèse d'une variole hémorragique maligne pour la terrible épidémie d'août 1576.

---

(48) B. Diaz del Castillo, op. cit. - p. 743-745

CHAPITRE II

LE TRAITEMENT DES EPIDEMIES DE VARIOLE

Il est assez aisé, grâce à la richesse des sources, de voir avec quels moyens les Aztèques ont tenté de lutter contre la variole.

Comme les épidémies étaient attribuées à l'effet des flèches du dieu de l'étoile du matin, il est compréhensible que les Indiens aient tenté de conjurer le sort jeté. Ainsi, B. de Sahagun relate qu'une pierre rouge comme l' "eztetl" était utilisée contre les pertes de sang. Il se porte même garant de son efficacité, ayant vu des Indiens s'en servir pendant l'épidémie de 1576 : "bien des gens perdaient leur sang et leur vie par le nez..., en prenant cette pierre dans la main et en la serrant fortement pendant quelque temps, le saignement de nez s'arrêtait et ils furent guéris de la maladie" (1). Une plante, le matlaliztic (commelina pallida) était également utilisée à des fins antihémorragiques.

Examinons à présent les moyens thérapeutiques dont disposaient les Indiens pour traiter la fièvre et l'éruption pustuleuse variolique. La lutte contre la fièvre était plus aisée pour les Indiens des plateaux vivant en pays tempéré et donc vêtus ; par contre, ceux qui vivaient dans les plaines en zone tropicale chaude étaient peu vêtus et se sont très mal défendus contre l'hyperthermie.

---

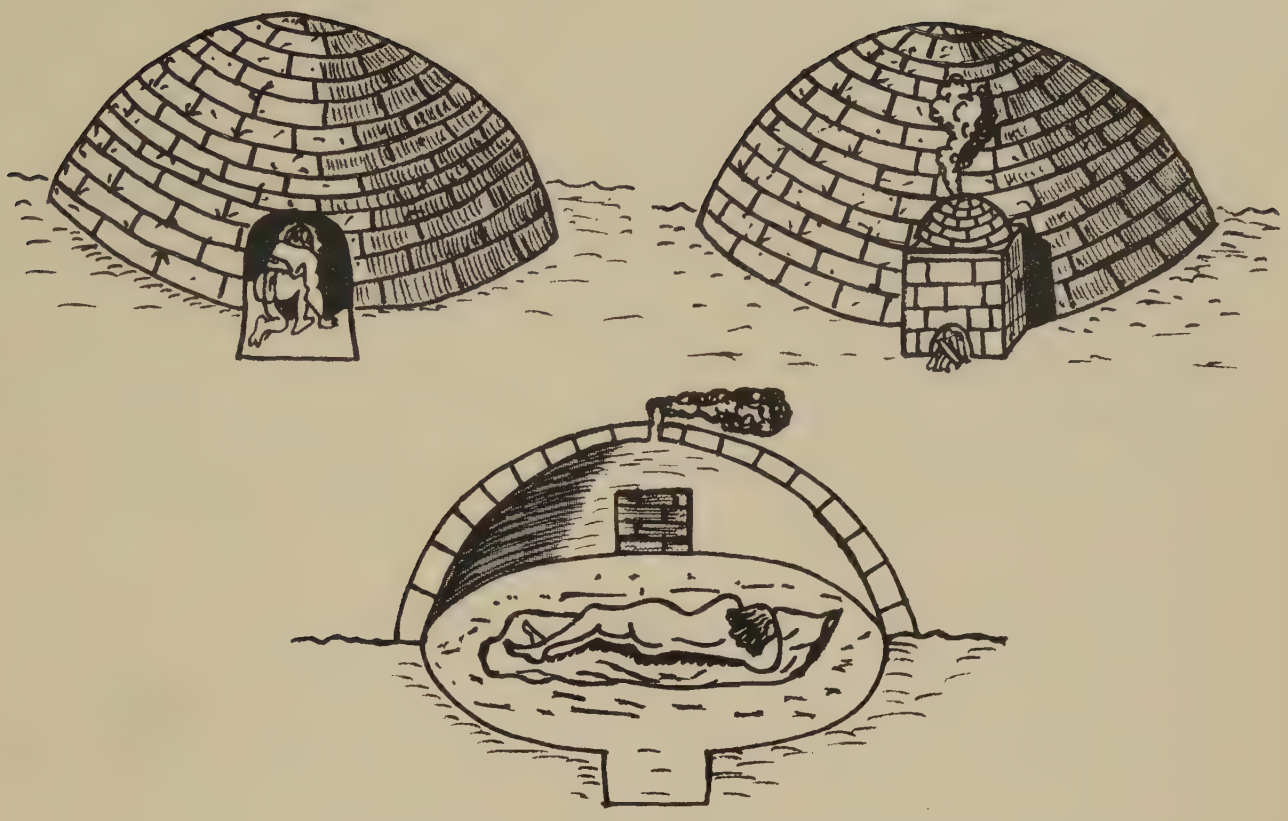
(1) Ch. Coury, op. cit. - p. 56

La pratique du bain de vapeur (2) était une panacée utilisée dans à peu près toutes les maladies fébriles, infectieuses ou rhumatismales, et même dermatologiques (3). Cela n'a fait qu'augmenter la fréquence de la contagion, comme nous le reverrons. Ce bain de vapeur était suivi d'un bain glacé dans l'eau des lacs, méthode radicale dans tous les sens du terme, ainsi que le rapporte Lopez de Gomara : "comme cette maladie étoit nouvelle pour eux et qu'ils étoient dans l'habitude de se baigner dans toutes les autres [maladies], ils se baignoient dans celle-ci ; ils entroient, suivant leur coutume dans l'eau froide, au sortir du bain chaud ; et c'étoit un miracle d'en voir échapper un" (4). Ce qu'il y a de certain, c'est que cette pratique est venue aggraver les ravages de la maladie (5).

Ces bains de vapeur suivis de bains glacés sont à la fois un traitement de la fièvre et de l'éruption ; venons-en au traitement de l'éruption seule. B.D. del Castillo nous raconte qu'ignorant la maladie dont ils sont atteints, ils se lavent plusieurs fois pendant sa durée (6). B. de Sahagun nous donne en fait la meilleure description de ce procédé : "les rugosités et les trous de la figure qui procèdent de la petite vérole ou d'autres maladies semblables se traitent de la manière suivante : prenez de l'urine chaude, lavez-vous en la figure ; après celà, frottez-vous avec du piment jaune moulu, lavez-vous de nouveau

---

(2) voir planche n° 6, p. 53.
(3) Ch. Coury, op. cit. - p. 157
(4) J.J. Paulet, Histoire de la petite vérole (Paris, 1768) - p. 127-128
(5) W.H. Prescott, op. cit. - p. 351 "ignorant le mode de traitement convenable à cette épidémie hideuse, [ils] crurent trouver quelque soulagement dans l'usage des bains froids qui aggravèrent beaucoup la maladie".
(6) B. Diaz del Castillo, op. cit. - p. 349



Le bain de vapeur d'après un croquis Espagnol

Le bain de vapeur d'après un codex Aztèque

Planche N° 6

avec de l'urine ou avec du suc de Copal. Faites constamment usage du suc chaud de la plante appelée "azpan" et buvez celui de l'herbe nommée "tlatlauhqui" avec de l'eau ; moyennant quoi vous rendrez par l'urine ou du sang, ou de la matière ou du gravier. On tirera grand profit des purgatifs et de la privation de vin, de graisse, de poisson et d'autres choses nuisibles" (7). En conclusion donc, sont recommandés emplâtres, lavages de peau, purgatifs et diète, des armes dérisoires en face du fléau.

Il serait intéressant à présent de dire quelques mots sur l'infrastructure soignante.
Le corps médical aztèque, protégé par la déesse Tzapotla Tonan (8) était formé d'une dizaine de corporations, allant de la masseuse au magicien en passant par l'important groupe des baigneurs (pour les bains de vapeur) et des chirurgiens. Ces derniers, très réputés, avaient de solides connaissances anatomiques qui leur venaient, pense-t-on de la pratique des sacrifices humains (9). Il y avait une large part de pratiques magiques et d'incantations dans la médecine indienne : les maladies étaient attribuées à des causes surnaturelles, aux envoutements de sorciers malveillants. Le "ticitl", c'est-à-dire le médecin, avait alors recours à la divination, aux prières, à la contre magie, aux impositions des mains. Il savait également réduire les fractures, panser les plaies, poser des emplâtres, pratiquer des saignées et surtout administrer des potions de plantes médicinales dont les effets purgatifs, diurétiques, antispasmodiques, sédatifs etc..., étaient connus et vérifiés

---

(7) B. de Sahagun, op. cit. - p. 645
(8) Dr Bérillon, La pathologie précolombienne d'après les ex-votos aztèques (s.l.n.d.) - p. 5
(9) Hanz Dietschy, La médecine des Aztèques, Revue Ciba (Bâle 1946) p. 1804 à 1808.

empiriquement par une longue tradition. Le médecin du roi Philippe II a pu dénombrer environ 1200 plantes que les Aztèques utilisaient dans leur pharmacopée (10) et B. de Sahagun dans le début de son livre décrit de nombreuses maladies avec leur traitement (11).

Cortès avait prié Charles-Quint de n'octroyer aucun visa d'entrée au Mexique à des médecins espagnols (12), car il craignait leur cupidité.

Ce n'est que plus tard que le corps médical eut le droit d'exercer en Nouvelle-Espagne. Chaque visite de médecin (13) coûte un demi peso et Motilina ajoute que lorsqu'après vingt jours de maladie au lit, on doit payer médecin et pharmacien, il faut donner tout ce que l'on possède (14). En fait, les médecins sont peu nombreux au début et ce sont les religieux qui se dévouent car les Indiens sont impotents et personne ne s'occupe d'eux : "les moines vont maintenant de maison en maison pour confesser et consoler les souffrants..., de leur côté, les barbiers les saignaient et les médecins les soignaient..., mais tout s'achève car le pain devient fort cher et on ne peut se le procurer... Les religieux tombent de maladie et de fatigue" (15). Les gens meurent de faim et de maladie faute de personnes pour les soigner.

---

(10) Jacques Soustelle, Les Aztèques (Paris 1970) - p. 69
(11) B. de Sahagun, op. cit. - p. 642 à 655
(12) F. Benitez, Les premiers Mexicains et la vie créole au XVIème siècle (Londres 1965) - P. 77, les clercs et les licenciés en droit sont également visés.
(13) voir planche n° 7 p. 56.
(14) F. Bénitez, op. cit. - p. 78 et 80
(15) B. de Sahagun, op. cit. - p. 789-790

Les médecins et les épidémies de variole

(d'après un dessin du codex Florentin.)

Dans le quart supérieur gauche un médecin soigne un malade.
En dessous un autre malade se plaint.
(la volute qui sort de la bouche est le symbole Aztèque de la parole.)
A droite et les uns en dessous des autres trois indiens gravements touchés.Peut-être déjà morts.

Des hôpitaux sont créés peu après l'arrivée de Cortès (16). Le premier d'entre eux est fondé à Mexico par Cortès en août 1524 et s'appelle l'hôpital Real ; le second est dû à Pedro de Gante, vers 1530. Deux autres sont construits sous l'invocation de Côme et Damien et de l'Amour de Dieu. Ce dernier établissement appelé "hospital de las Bubas" est ouvert en 1534 ; c'est là que les médecins se spécialisèrent dans le traitement de la maladie des "bubas", c'est-à-dire de la syphilis que les conquérants ont contracté dès leur arrivée en Nouvelle-Espagne.

---

(16) Le conquistador anonyme, traduit par J. Rose, (I.A.L., 1970) publié pour la première fois en 1556.

C H A P I T R E III

EPIDEMIOLOGIE.

Toute maladie infectieuse a une épidémiologie qui lui est propre. Il est intéressant d'étudier ici celle de la variole, maladie presque oubliée de nos jours. Nous voudrions rappeler d'abord comment se développe une épidémie de variole, rechercher ensuite les facteurs qui font sa gravité au XVIème siècle lorsqu'elle s'installe chez les Aztèques et préciser enfin la périodicité de ces épidémies qui ravagèrent alors le Mexique.

A. La genèse des épidémies de variole

Comme pour toute maladie contagieuse, trois conditions sont nécessaires au développement d'une épidémie de variole. Il faut un vecteur virulent, un réservoir de virus important et un milieu favorable.

Le vecteur de la variole du Nouveau Monde, c'est Népomucène. C'est lui qui introduit, à partir de l'ancien monde, un virus varioleux jusqu'ici inconnu en Amérique. Après lui, les vecteurs sont tous les soldats de Cortès contaminés, puis les guerriers Indiens atteints à leur tour, qui se comportent comme autant de vecteurs, transmetteurs de virus.

Le réservoir du virus est constitué par les Indiens qui sont contaminés mais ne meurent pas et demeurent des porteurs de

virus, ainsi que par les enfants qui font des formes abortives.

Le milieu favorable, c'est ce pays où les habitants sont fragiles, mal nourris, mal vêtus, aux habitudes thérapeutiques inadaptées. Nous l'examinerons plus en détail avec les facteurs de gravité de la variole.

Le développement d'une épidémie dépend également des possibilités de contagion et des modes de transmission du virus. C'est ce que nous allons étudier à présent.

Après la période d'incubation qui va de huit jours à dix-sept jours (en moyenne de onze à quatorze jours), la fièvre éclate. Mais la phase de contagion possible débute différemment selon les auteurs. On considérait en général que les varioleux étaient infectants dès le début de la fièvre. Cependant, des spécialistes tels que Haygarth, Ricketts et Stallybrass n'estimaient pas les malades contagieux pendant la phase pré-éruptive. La période de contagion maximale déterminée par des recherches cliniques et épidémiologiques, semble aller du troisième au huitième jour après le départ de la fièvre, c'est-à-dire pendant la semaine qui suit l'apparition de l'éruption.

Du sixième au neuvième jour de la maladie, on localise le virus essentiellement dans la bouche, mais également dans la peau périlabiale et dans la literie du malade. En revanche, le virus présent dans les croûtes et les lésions cutanées semble jouer un rôle moins important dans la transmission de l'infection.

L'unité épidémiologique de la variole est le foyer, le groupe familial. La probabilité de transmission dépend de

l'infectiosité du cas, de la sensibilité du contact, de facteurs sociaux, physiques. Des études laissent penser que la transmission est due essentiellement aux virus provenant de l'appareil respiratoire et contenus dans les gouttelettes de Flügge. Les virus que l'on retrouve sur la peau, les vêtements et les lits des malades peuvent être remis en suspension dans l'air lorsqu'on remue ces sources d'infection et être à l'origine de contagion. La transmission au reste de la population se fait ensuite par personne interposée, aggravée par les mouvements de groupe et la promiscuité des villes.

D'autres facteurs de transmission ont été également envisagés. Les maisons ou les pièces ayant abrité un varioleux peuvent rester une source d'infection pendant quelques semaines (1). Les aliments contaminés peuvent également être source d'infection s'ils sont ingérés. Enfin, la propagation par l'air est controversée. Cependant, le cas de l'épidémie de 1969 à Meschede en Allemagne Fédérale semble prouver son existence. L'introduction d'un cas de variole dans un hôpital a entraîné vingt autres cas dont quatre mortels, sans qu'il y ait eu contact direct entre le varioleux et les autres malades. La transmission n'a pu s'expliquer que par la dissémination des particules virales dans l'air. Des dispositifs fumigènes ont confirmé cette hypothèse en visualisant des courants aériens le long des couloirs, gaines d'aération, etc...

La contagiosité dépend également, nous l'avons dit, de problèmes sociaux et économiques, ainsi que du bagage immunitaire de l'individu. C'est ce que nous allons envisager, dans le

---

(1) En laboratoire, on a pu retrouver des virus sur des taies d'oreiller six semaines après leur emploi par le malade.

cas particulier des Aztèques, dans la partie qui va suivre.

B. Les facteurs de gravite des épidémies chez les Aztèques

Si nous cherchons à préciser les éléments de gravité de la variole chez les Aztèques, nous allons facilement découvrir certains facteurs bien connus des épidémiologistes de l'Organisation Mondiale de la Santé : le mode de vie, la densité humaine, et l'absence d'immunité envers le virus de la variole.

Le mode de vie a joué un rôle capital : c'était tout d'abord un peuple peu vêtu ; l'homme portait un pagne et se drapait dans un manteau ou "tilmatli" noué sur l'épaule. Il enfilait quelquefois une sorte de chemise. Quant à la femme, elle s'habillait d'un corsage ou "huipilli" et d'une jupe. Ces vêtements étaient en fibre d'agave, donc pas très chauds ; en revanche, les riches pouvaient acheter des vêtements en coton ou en poil de lapin.

Or, des habitudes vestimentaires d'un peuple dépend sa résistance à la fièvre. Comme nous l'avons rappelé (2), on peut individualiser deux régions au Mexique :l'une côtière, au climat subtropical humide où les Aztèques, peu vêtus en raison de la température, ont eu beaucoup de mal à lutter contre la fièvre ; l'autre centrale, au climat tempéré par l'altitude où les Aztèques davantage vêtus ont mieux su résister. On retrouvera cette dualité dans l'étude comparée de la chute démographique de la côte et du plateau central du Mexique :

---

(2) voir chapitre "Situation géographique de l'Empire aztèque"

le peuple nu de la côte fut plus durement frappé que celui des plateaux.

La densité humaine est un facteur qu'il faut prendre en considération. Dans un pays où elle atteignait jusqu'à douze habitants au kilomètre carré au début du XVIème siècle, le risque de contagion était très élevé. Or, certaines pratiques thérapeutiques et certaines coutumes n'ont fait que l'accentuer.

On sait qu'il était habituel d'utiliser le bain de vapeur aussi bien pour des purifications morales que physiques. Dans la médecine aztèque, le bain de vapeur était une panacée. Chaque demeure possédait son "temazcalli", "petite maison comme un fourneau où les gens se baignent et suent" dit B. de Sahagun (3). Cette pratique utilisée en particulier lors des maladies fébriles, infectieuses et dermatologiques a entraîné une dissémination très rapide du virus du fait même que toute la famille allait en commun au "temazcalli".
Quant aux bains d'eau glacée, autre thérapeutique antithermique, faisant suite aux bains de vapeur, ils n'ont fait qu'augmenter la mortalité.

La grande densité de la population n'est pas la cause unique du risque accru de la contagion. Tout ce qui met les hommes en contact les uns avec les autres est en cause.

Ainsi, la guerre est en elle-même un facteur de dissémination. Il suffit de rappeler le siège de Tenochtitlan pour

---

(3) voir planche nº6 p. 53.

l'affirmer. Quand la ville tombe aux mains de Cortès, ce n'est qu'un vaste charnier dû à la variole et à la famine ; les morts de la guerre ne sont rien à côté.

Les grands travaux collectifs, les migrations de population, l'esclavage, le travail dans les mines sont également des conditions idéales pour une propagation rapide du virus de la variole (4).
Ainsi, non seulement les Espagnols apportent la variole aux Aztèques, mais encore ils favorisent la contagion en créant l'encomienda, le repartimiento, en pratiquant l'esclavage etc. Autant de facteurs que nous reverrons plus tard, car s'ils sont cause de mortalité par le regroupement humain, ils le sont aussi par la rudesse des travaux.

Les fêtes d'automne ou "suitas" qui avaient lieu pour conjurer les démons de même que les rassemblements dans les temples pour sacrifier aux dieux afin d'obtenir la disparition du fléau pustuleux qui les accablait ont également été des causes de dissémination du virus.

Le degré d'immunité est peut-être ici le facteur essentiel. L'isolement géographique d'un pays est une défense naturelle contre la maladie. La lenteur des communications était également jusqu'au XXème siècle une défense d'efficacité relative. Mais cet isolement a des conséquences fatales. Le groupe humain isolé ne développe aucune immunité acquise aux infections (5). La maladie introduite (dans notre cas, la variole), a de ce fait toutes les chances d'être mortelle pour

---

(4) A. Siegfried, Itinéraires de contagion. Epidémies et idéologies (Colin, 1960) - p. 46
(5) De nos jours, c'est le cas de populations de l'Océan Pacifique.

ses habitants. La lenteur des communications maritimes entraînait au XVIème siècle la mort du porteur de la maladie contagieuse avant la fin du voyage. Mais s'il survivait, et c'est le cas de Népomucène (6), le risque persistait, la maladie se perpétuant mais restant bénigne par immunisation spontanée de l'homme européen. Dès qu'il y a atteinte de sujets non immunisés, la maladie prend des proportions gravissimes (7). C'est le cas de la variole chez les Aztèques où tout a concouru à aggraver le risque initial.

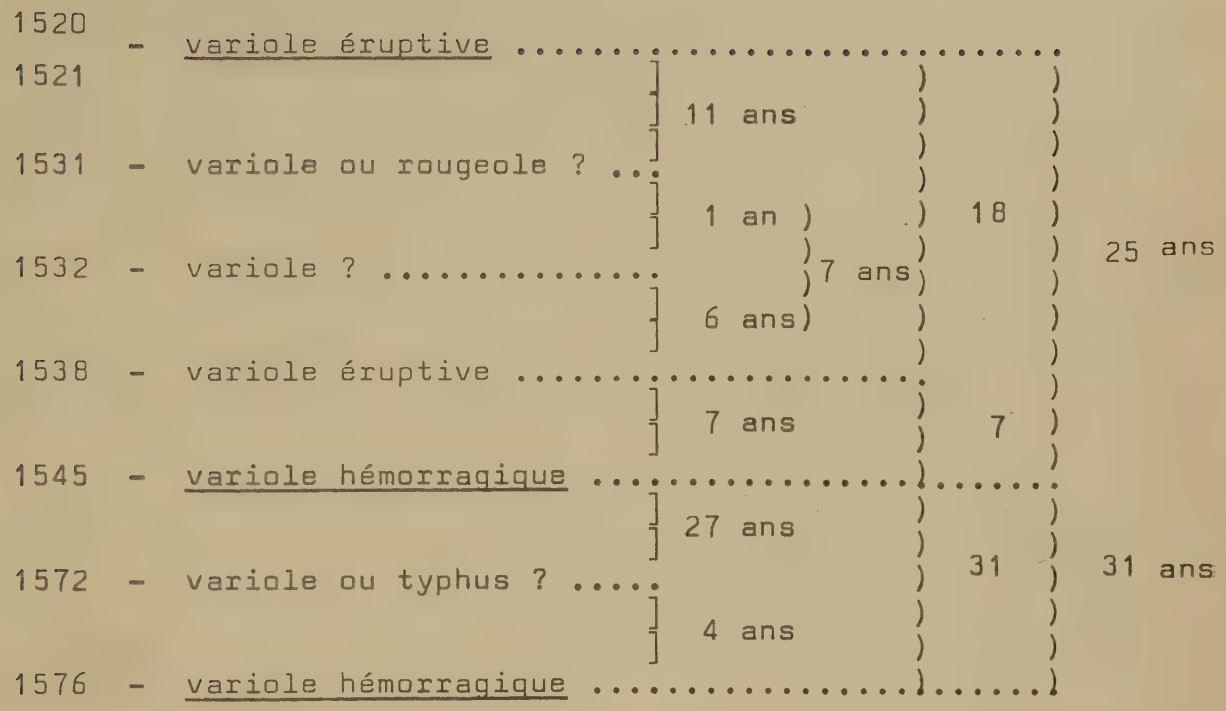
Déjà grave dans les pays occidentaux, la maladie prit une forme majeure chez les Aztèques : la forme hémorragique maligne que l'on retrouve lors des épidémies de 1545 et 1576. Cette gravité liée à la carence immunitaire de l'Indien explique la mortalité très élevée au cinquième et sixième jour de la maladie alors qu'apparaissent seulement quelques petites lésions maculopapuleuses. Dans les cas foudroyants, la mort survenait même encore plus tôt.

C. La périodicité des épidémies

De 1520 à 1576, les diverses sources que nous avons consultées mentionnent sept épidémies. Celles de 1520-1521 (variole), de 1545 (variole hémorragique) et de 1576 (variole hémorragique) sont certaines. L'épidémie de 1538 (variole) est vraisemblable. Enfin l'existence de celles de 1531 (variole ou rougeole), de 1532 (variole) et de 1572 (variole ou typhus) reste hypothétique.

---

(6) cf le chapitre "Description clinique des épidémies", le passage consacré à l'épidémie de 1521.
(7) A. Siegfried, op. cit. - p. 33-34, 47.



La succession des deux épidémies de 1531 et 1532 pose un problème. En effet, l'apparition d'une rougeole en 1531 a dû provoquer des désastres identiques à ceux d'une épidémie de variole dans une population infantile non immunisée. Il n'est donc pas concevable que l'année suivante éclate dans la même région une épidémie de variole. Il faut donc supposer qu'une seule épidémie (de variole ou de rougeole) a duré suffisamment longtemps pour être à cheval sur les deux années.

Si nous tenons compte de toutes les épidémies possibles, les intervalles sont donc respectivement de 11 ans, 7 ans, 7 ans, 27 ans et 4 ans.

Dix-huit ans se sont donc écoulés entre l'épidémie de 1520 et celle de 1538. Si celle de 1538 n'est pas une variole, il se passe vingt cinq ans entre les deux épidémies certaines de 1520 et 1545. Entre 1545 et l'épidémie de variole hémorragique de 1576, l'intervalle est de trente et un ans. En conclusion,

entre les épidémies de variole qui sont relatées par les auteurs espagnols et indiens avec assez de détails pour être identifiables, nous avons respectivement vingt-cinq et trente-et-un ans de décalage.

Cela représente un cycle long, car même si l'on prend toutes les épidémies probables il y a un minimum de quatre et sept ans entre les épidémies les plus rapprochées.

Pour analyser ce problème, il faut étudier avec Pierre Lépine le cycle de périodicité des maladies épidémiques. Il est des maladies à cycle court, d'un an à peine. Ce sont celles qui ont une mauvaise immunité. Il est des maladies à cycle long, de sept ans et plus, ce sont celles qui s'accompagnent d'une solide immunité. Ainsi, le choléra qui ne confère qu'une immunité faible provoque chaque année de nouvelles épidémies. La rubéole et la poliomyélite sont au contraire deux maladies à bonne immunité. Les épidémies ne surviennent que tous les cinq ans, ces cinq années correspondant au temps nécessaire pour avoir une nouvelle génération d'enfants non immunisée en quantité suffisante pour que la maladie puisse à nouveau éclater. La dengue provoque quant à elle une très forte immunité et une faible mortalité. Cela entraîne la rupture de la chaîne épidémique car il faut qu'au moins un individu sur deux ne soit pas immunisé pour que la réaction en chaîne de l'épidémie puisse se réamorcer (8). La variole entraîne, chez le malade atteint, une immunité durant toute la vie. Dans des cas exceptionnels, une réinfestation peut se produire quelques années plus tard. Pour qu'une nouvelle épidémie renaisse, il faut donc des sujets jeunes non

---

(8) Pierre Lépine, Génèse et périodicité des grandes épidémies (Médecine et maladies infectieuses, 1971), n° 9 - p. 357 à 368

immunisés en nombre suffisant ce qui demande un certain nombre d'années.

Pendant tout le moyen-âge, la variole sévit en Europe occidentale de façon endémique. On ne retrouve pas de cycles épidémiques précis. C'est à l'occasion de migrations guerrières, de foires, de pélerinages que la maladie réapparaît. Les riches bourgeois se dépêchent alors de partir avant d'être frappés, mais emportent souvent en eux le germe de la contagion et vont le disséminer dans d'autres contrées. Le XVIIème siècle fut marqué par une pandémie qui frappa l'Europe, l'Asie Mineure, l'Afrique du Nord et l'Amérique. C'est au XIXème siècle, en France que l'on peut retrouver un semblant de périodicité. De 1820 à 1874, des épidémies de variole apparaissent en 1820, 1830, 1834, 1840, 1850, 1860, 1864, 1866 et de façon continue de 1869 à 1874.
En fait, tant que la vaccination ne fut pas appliquée, la maladie sévit de façon endémique dans le monde entier.

Mais, comment expliquer une périodicité aussi longue entre chaque épidémie de variole au Mexique au XVIème siècle ?

En l'absence d'immunité spécifique, la première épidémie de 1520 a provoqué un désastre démographique. Les survivants ont des anticorps que les mettent à l'abri en principe de toute réinfection. Mais la mortalité a été si importante qu'il faut attendre les nouvelles générations d'enfants pour que le virus retrouve un terrain favorable à son développement. Si au moyen-âge en Europe, ce temps de latence était court du fait d'un taux de natalité très élevé, il n'en est pas de même

au Mexique. Un faible taux de la natalité en temps normal, aggravé par les conditions de travail imposées par les Espagnols, explique en partie le délai nettement supérieur pour obtenir le contingent d'enfants nécessaire ; nous y reviendrons plus loin.

Les épidémies qui se succèdent ensuite ont un terrain semblable. La mortalité est chaque fois élevée du fait de la carence immunitaire. Certes les rescapés de la dernière épidémie font une variole bénigne ou ne sont pas atteints, mais le reste de la population jeune dont l'espérance de vie ne dépassait pas en temps normal vingt ans, est lui très durement frappé.

L'immunité, nulle au départ, très solide ensuite, peut donc expliquer la périodicité des épidémies de variole au Mexique. Mais nous voyons s'y ajouter des facteurs démographiques aggravants : le faible taux de la natalité et la forte mortalité infantile. Le faible taux de la natalité au Mexique est dû au sevrage tardif des enfants, vers quatre ans. Sans laitage de relai, il n'y a pas d'autre possibilité. Pendant toute cette période de lactation, la mère ne peut théoriquement pas avoir d'enfants. On sait cependant la possibilité de l'échappement ovarien au freinage hypophysaire. Mais ce fait suffit à lui seul pour expliquer une faible natalité.

La forte mortalité infantile (9) est due au sevrage brutal des enfants et au passage inévitable à une alimentation végétarienne à laquelle ils ne sont pas du tout adaptés.

La faible natalité et la forte mortalité néonatale sont donc deux facteurs qui expliquent le temps très important

---

(9) Nous reverrons ce problème dans le chapitre consacré au travail minier.

nécessaire à la reconstitution de la population d'enfants et d'adolescents pour qu'une nouvelle épidémie puisse apparaître.

Si nous tenons compte de toutes les épidémies probables, la périodicité est de sept à onze ans jusqu'en 1545. L'épidémie de variole de 1545 fut tellement grave que la population, décimée par ses conditions de travail (10), a mis vingt-sept ans à acquérir une certaine quantité de sujets non immunisés permettant l'éclosion des épidémies de 1572 et 1576 . C'est presque une génération.

A partir de cette date, la variole réapparaît de façon plus fréquente. Chimalpahin la signale en 1579 à Mexico. Des épidémies circonscrites continueront à décimer les Indiens pendant la fin du XVIème et le XVIIème siècle. Mais la maladie perd peu à peu ses caractères malins pour prendre l'aspect plus classique qu'on lui connaît. Elle va persister au Mexique de façon endémique jusqu'à l'apparition de la vaccination généralisée au XXème siècle.

---

(10) cf le chapitre "les différentes causes de la mortalité en dehors des épidémies".

TROISIEME PARTIE

LA CHUTE DEMOGRAPHIQUE

C H A P I T R E I

L'EVALUATION QUANTITATIVE

Sans échafauder dès à présent d'hypothèse sur l'origine du dépeuplement de plateau central du Mexique, il convient d'étudier les faits.

Toute étude démographique se fonde sur la variation du nombre des habitants. Or, dans notre cas, si nous possédons des données chiffrées sur la population à partir de 1540 environ et jusqu'à nos jours, nous ignorons le nombre d'habitants en 1519. Comment alors estimer l'importance de la chute démographique ?

Pour retrouver ces chiffres de départ, on a eu recours à plusieurs méthodes. La première est l'utilisation du "Suma de visitas in pueblos de Nueva España". Cet ouvrage est une somme de rapports établis par les Espagnols entre 1547 et 1550 afin de s'assurer de la justesse d'imposition des tributs perçus par les caciques (pouvaient-ils être augmentés, diminués ?). Ces rapports ont été réalisés pour environ la moitié des villes de l'empire aztèque. D'après ces rapports, il est possible d'évaluer la population globale en tenant compte toutefois du fait que certains groupes sociaux privilégiés n'étaient pas assujettis au tribut ; une correction est donc nécessaire.

La deuxième méthode consiste à utiliser des sources militaires, c'est-à-dire l'estimation de la population des villes

lors de leur conquête. Ainsi, B. del Castillo, en tant que chroniqueur militaire, donne les chiffres suivants (1) :

Tlaxcala, cité et province	625 000
Mexico	1 000 000
Texcoco	2 000 000
Michoecan	1 000 000
Cholula, Huepolzingo, Chalco	325 000
	3 950 000

Ce procédé doit cependant tenir compte de la surestimation des conquérants dans leurs évaluations quantitatives. S.F. Cook et L.B. Simpson estiment grâce à cette méthode, la population de l'ensemble du territoire à 8,95 millions d'âmes en 1519 (2).

La troisième méthode utilise des sources religieuses, donnant le nombre des baptêmes. Il est assez aisé de calculer le nombre d'âmes à la fin de 1524 lorsqu'on sait que le nombre des baptêmes pratiqués de 1525 à 1536 est de 4,5 millions. Etant hors de propos de donner ici des calculs complexes, nous ne ferons que citer l'estimation finale de S.F. Cook et L.B. Simpson : 9,03 millions d'habitants en 1519, y compris la Nouvelle-Galice (3).

---

(1) S.F. Cook et L.B. Simpson, the population of central Mexico in the XVI century, dans I.A. n° 31 (Berkeley, 1948) - p. 22, les auteurs donnent les estimations de B. Diaz del Castillo quatre ans après la conquête.

(2) S.F. Cook et L.B. Simpson, The population of central Mexico in the sixteenth century, dans Ibero Americana nº 31 (Berkeley, 1948) - p. 22

(3) S.F. Cook et L.B. Simpson, op. cit. - p. 21. La Nouvelle Galice est une ancienne division du Mexique sous la domination espagnole. Elle correspond actuellement à l'intendance de Guadalaxara et fait partie de celles de Zacatecas et de San Luis de Potosi. (cf. carte p.22) La Nouvelle Galice ne faisait pas partie de l'empire aztèque.

La dernière méthode consiste à extrapoler à partir des chiffres postérieurs (1565) et de l'étude de quelques cas précis la population de 1519. Le coefficient de modification entre 1519 et 1560 étant de 40 % environ et la population en 1565 de 4,409 millions, on aboutit au chiffre de 11,022 450 millions pour 1519. Cette estimation concerne tout le pays. Sans la Nouvelle Galice, on obtient 10,5 millions d'âmes.

S.-F. Cook et L.-B. Simpson n'ont pas été les seuls à évaluer la population du plateau central du Mexique en 1519. Carl Sauer et Henry F. Dobyns se sont également penchés sur cette question. En fin de compte, ce sont les estimations de S.-F. Cook et L.-B. Simpson qui sont les plus sûres.

En 1519, la population aztèque est donc de 11 millions. Quelle fut son évolution au cours du XVIème siècle ?

Les chiffres parlent d'eux-mêmes. En 1540, les Aztèques ne sont plus que 6,42 millions, en 1565, 4,4 millions, en 1597, 2,5 millions. Au XVIIème siècle, la chute continue ; ils sont 2 millions en 1607, et 1,5 million en 1650. Ce n'est qu'à la fin du siècle que la croissance est à nouveau sensible (2 millions d'âmes en 1700, et 3,7 millions en 1793 (4). Les graphiques 1 et 2 représentant respectivement l'évolution des populations du plateau central du Mexique et du plateau Mixtèque sont superposables (5). La chute est quasi verticale de 1519 à 1560 puis la courbe s'infléchit pour passer par un minimum vers les années 1630-1640. Après cette période, elle s'infléchit à nouveau mais

---

(4) voir p. 74. On comparera avec l'évolution simultanée de la population blanche

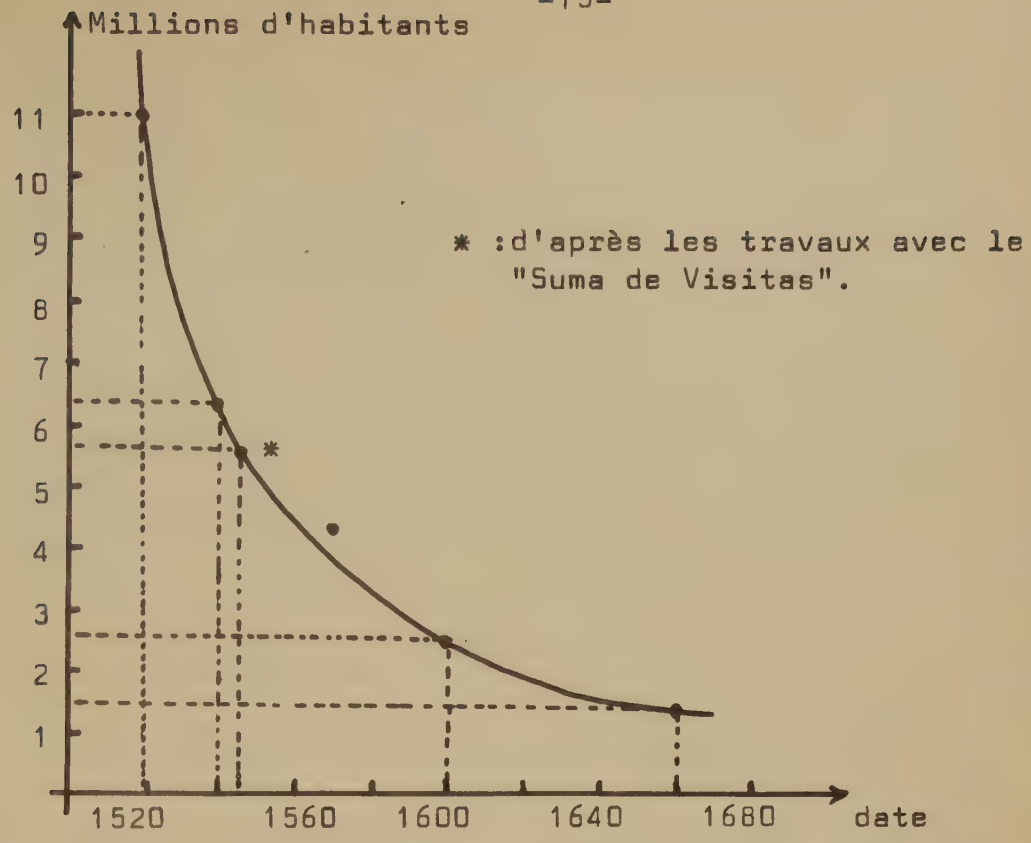
(5) voir p. 75.

Années	Mexique humide	Mexique sec	Total
1570	57 000	6 000	63 000
1646	114 000	11 000	125 000
1742	465 000	100 000	565 000
1772	586 000	198 000	784 000
1793	780 000	270 000	1 050 000

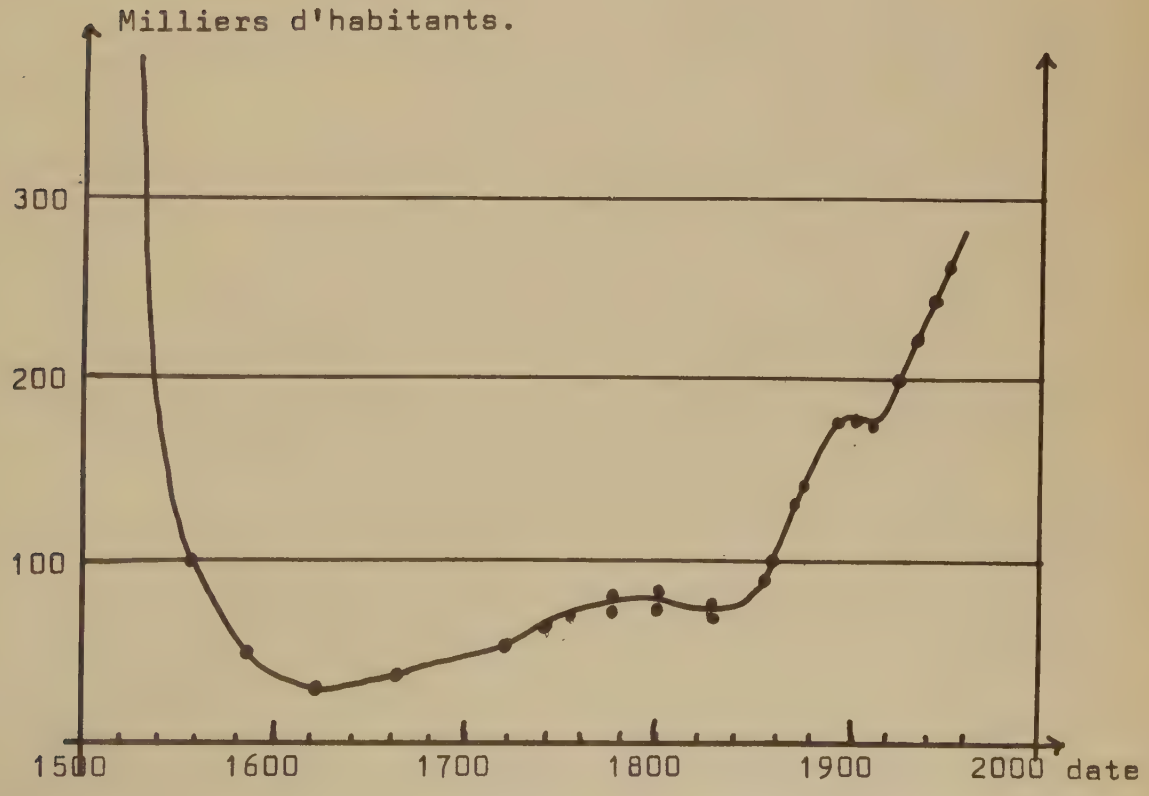
Evolution de la population blanche et assimilée du Mexique central humide et du Mexique sec.(D'après W. Borah,New Spain's Century of dépression.)

Années	Population
1519	10 500 000 *
1540	6 427 466
1565	4 409 180
1600	2 500 000
1650-1670	1 500 000
1700	2 000 000
1730	2 450 000
1793	3 700 000
* : + 500 000 pour la Nouvelle Galice	

Evolution de la population indigène du Mexique central humide (D'après Cook et Simpson,The population of central mexico in the XVI century,)



graphique Nº1: Evolution de la population du Mexique central.
(S.F.Cook & W.Borah, The indian population of central Mexico, 1531-1610.)



graphique Nº2: Evolution de la population du plateau Mixtèque.
(W.Borah & S.F.Cook, The population of the Mixtéca alta, 1520-1960.)

vers le haut. C'est seulement vers l'an 2000 quel'on estime revenir aux chiffres de l'année 1500.

Ainsi, entre 1519 et 1650-1670, c'est-à-dire en cent trente ans, les Aztèques sont décimés à 86,45 %. C'est une catastrophe démographique sans précédent dans l'histoire dont il faut à présent envisager les origines.

C H A P I T R E II

LES DIFFERENTES CAUSES DE LA MORTALITE EN DEHORS DES EPIDEMIES

Avant d'examiner l'importance de la variole dans la chute démographique de l'Empire Aztèque, nous allons envisager toutes les autres causes de mortalité qui peuvent être à l'origine de la dépopulation. Nous verrons successivement :

- La conquista
- Les massacres, supplices et sévices pendant et après la conquista
- L'encomienda
- Le requerimiento et l'esclavage
- Le repartimiento
- Le travail dans les mines et l'orpaillage
- Le portage
- La survie alimentaire
- L'incidence psychologique de la conquête espagnole sur la mentalité aztèque

1. La conquista : les victimes de la conquête militaire.

Mario Picon Salas dans son livre "Las armas de la conquista" est formel (1). Les armes à feu, en nombre dérisoire d'ailleurs, et les aciers de Tolède ont contribué à la défaite

(1) Mario Picon Salas, Las armas de la conquista (Buenos Aires, 1950)

des Indiens, mais non pas tant directement, physiquement, que moralement. Deux civilisations se heurtent techniquement intellectuellement, spirituellement et moralement. C'est ici, pourrait-on dire, la victoire de la qualité technique sur le nombre.

Si on cherche à dénombrer les pertes indiennes au cours des combats, on se heurte à une série de difficultés. Les sources espagnoles sont imprécises : B. Diaz del Castillo parle d'un grand nombre de morts dans telle ou telle bataille. Mais cette imprécision a une cause réelle ; en effet, une tactique indienne, et en particulier tlaxcaltèque, consistait à enlever les morts dès la fin du combat pour priver l'adversaire d'un moyen d'évaluer sa victoire.

Dans son récit de la conquista, B. Diaz del Castillo dit avoir participé à cent dix neuf batailles ou engagements (2). Ces combats commencent dès le débarquement des troupes de Cortès. La première bataille en mars 1519 est celle de Tabasco où 800 Indiens sont tués. La deuxième a lieu le 2 septembre 1519 contre 6000 Indiens, mais les Espagnols ne purent compter les morts, ceux-ci ayant été enlevés dès la fin de la bataille. La troisième a lieu le 5 septembre 1519 ; Castillo nous dit qu'il y eut beaucoup de tués parmi les Indiens, sans plus de précision. Les affrontements qui suivirent vont voir se répéter le même scénario. Ici, ce sont 10 000 Indiens en présence, là 3000, ailleurs la vallée couverte de combattants. Les escopettes, les canons, les arbalètes,

---

(2) B. Diaz del Castillo, op. cit. - p. 850

les lances et les épées espagnoles sèment la terreur dans des rangs ennemis rendus très vulnérables par une technique d'attaque en groupe, pratiquée habituellement chez les Indiens. Les boulets des canons ainsi que les charges des cavaliers n'en sont que plus meurtriers. La mauvaise mobilité des troupes indiennes ainsi qu'un armement très rudimentaire (flèches, massues, lances) expliquent leur vulnérabilité.

Les Espagnols, malgré cette supériorité, n'auraient pu vaincre les Aztèques sans leur alliance avec les cités rivales de Mexico. C'est ainsi que l'on put voir d'effroyables carnages entre Indiens aztèques et Tlaxcaltèques. Les prisonniers étaient ensuite sacrifiés aux dieux.

La bataille qui fit le plus grand nombre de morts fut le siège de Tenochtitlan. Après avoir percé les défenses des digues grâce à des brigantins armés de canons à la proue, les Espagnols entrèrent dans la ville. Les combats dans les différents quartiers furent sans merci de part et d'autre. "Le sang coulait dans la cour comme l'eau pendant une averse ; tout le sol était couvert de têtes, de bras, de boyaux et de corps d'hommes morts" (3). C'est ainsi que B. de Sahagun rapporte un massacre d'Indiens par les Espagnols. Pendant trois mois, les percées dans les lignes ennemies vont se succéder aussi meurtrières les unes que les autres. Quand la ville se rend, ce n'est qu'un vaste charnier où Cortès dénombre près de 50 000 cadavres (4).

---

(3) B. de Sahagun, op. cit. - p. 815
(4) Ce chiffre représente l'ensemble des morts dus à la guerre, à la variole et à la famine.

En définitive, sur les cent dix neuf batailles que rapporte B. Diaz del Castillo, un grand nombre concerne la pacification des autres peuples du Mexique (Huaxtèques, Mixtèques, Zapotèques). En trois ans, de 1519 à 1521, il semble raisonnable de penser que la guerre n'a pas causé de pertes très lourdes aux Aztèques eux-mêmes. Il nous semble possible d'évaluer à 100 ou 200 000 le nombre d'Indiens tués, y compris dans les pacifications des révoltes éclatant çà et là dans l'ancien empire aztèque. Ce n'est qu'une supposition, étant donné l'absence de sources chiffrées aussi bien indiennes qu'espagnoles.

La guerre n'aurait donc pas été un facteur majeur dans la chute démographique.

2. Les massacres, supplices et sévices pendant et après la conquista

La conquête du Mexique et la chute de l'empire aztèque sur le plan militaire se fit comme toutes les guerres au prix du sang.

Le prélat espagnol Bartolomé de Las Casas, nous rapporte les faits avec une fidélité parfois empreinte d'une certaine démesure (5). Les massacres durant la conquête furent en effet nombreux. Le plus célèbre est celui du village indien de Caonao par une troupe de cent Espagnols alors que les habitants leur apportaient des vivres (6) : "en un rien de temps, il ne

---

(5) Las Casas et la défense des Indiens présenté par Marcel Bataillon et André Saint-Lu, (Juillard, 1971).
(6) Las Casas, op. cit. - p. 74-75

reste (sic) aucun survivant... le sang ruisselait partout comme si l'on avait tué un troupeau de vaches... Les Espagnols tuaient à coup d'estoc et de taille tous ceux qui se trouvaient devant eux, poursuivaient les survivants dans les bois, n'épargnant ni les femmes ni les enfants et les vieillards. Les entrailles étaient répandues sur le sol, les coups donnés par des épées aiguisées le matin fendaient un homme entier par le milieu d'une seule entaille". Le village qui comptait deux mille âmes fut entièrement anéanti. Tous les habitants de la région, à la nouvelle de cette tuerie s'enfuirent dans les forêts avoisinantes.

Les atrocités furent sans nombre car les Espagnols, considérant les Indiens comme des "infidèles", croyaient qu'il leur était possible de les tuer ou de les capturer à loisir. Las Casas nous raconte toute l'horreur de ces exactions (7) : "Ils arrachèrent l'enfant des bras de la mère, le jetèrent vivant au chien qui se mit à le dépecer sous les yeux mêmes de la mère". Ils assassinaient des nouveaux-nés en les frappant sur des rochers ou en les noyant, et éventraient femmes et enfants. Des Espagnols pariaient même pour savoir qui fendrait un homme par le milieu d'un coup de sabre, qui lui couperait la tête d'un seul coup de dague ou lui ouvrirait les entrailles.

Il y eut également des pendaisons, des gens brûlés vifs entourés de paille ou grillés sur des claies formées de pieux.

Des Indiens par dizaine étaient renvoyés chez eux les mains sectionnées et pendues autour de leur coup en guise de trophées.

Des lévriers sauvages dressés à tuer étaient jetés sur des Indiens capturés et les dévoraient. Les Espagnols firent même serment que "pour chaque chrétien tué par les Indiens, les chrétiens, pour leur part, abattraient cent Indiens" (8).

Le sort des Aztèques prisonniers n'était pas toujours enviable si l'on se réfère à Las Casas : trois mille Indiens étaient gardés par sept chrétiens avant leur embarquement ; privés de vivres, les trois mille périrent avec la moitié des chrétiens. "Chaque fois que les Indiens étaient transférés, il y en avait un si grand nombre qui mourait de faim en chemin que le sillage qu'ils laissaient aurait suffi à guider jusqu' au port un autre embarcation... Ils roulaient sur les flots comme des madriers" (9).

Dans les mines, les Indiens étaient également traités comme des "chiens" : "Ils les fouettaient cruellement, et les frappaient avec la barre de fer qui servait à extraire l'or... les contremaîtres s'étaient fait un usage de coucher avec les Indiennes qui dépendaient d'eux, fussent-elles mariées ou jeunes filles. Pendant ce temps-là, le mari était envoyé à la mine et en rentrant était de toute façon rossé, fouetté et le plus souvent le contremaître lui liait pieds et mains et le jetait sous le lit comme un chien avant de s'allonger, juste au dessus, avec sa femme" (10).

Le problème des sévices était essentiellement lié à l'incompréhension de la nature des Indiens par les Conquistadors.

---

(8) Las Casas, Brevissima relacion de la destruction de las indias (B A E) t. 110, 138 a b.
(9) Las Casas, op. cit. - p. 63
(10) Las Casas et la défense des Indiens, op. cit. - p. 62

Accusés de moeurs frustes, de penchants pervers, de dérèglement de conduite, de rites sanguinaires, les Aztèques étaient à peine considérés comme des hommes. Si l'Aztèque ne travaillait pas assez pour l'encomendero, il risquait d'être battu, fouetté, enduit de graisse brûlante, torturé etc. Enfin, les villages n'étaient jamais à l'abri d'Espagnols sans scrupules qui s'emparaient des hommes valides pour les vendre comme esclaves, pillaient les maisons et tuaient femmes et enfants.

Las Casas, parlant de toutes les exactions commises par les Espagnols, estime qu'elles ont entraîné plus de 12 millions de morts (11). Mais, cette estimation regroupe les différentes causes de mortalité durant la conquête, c'est-à-dire les morts par les armes, les atrocités, les massacres ainsi que ceux dus à la conquête économique.

Le grand reproche que l'on peut faire à Las Casas est d'avoir utilisé à des fins religieuses (sermons, exordes) des faits qu'il a volontairement ou non exagérés afin de leur donner plus de poids auprès des fidèles et des autorités espagnoles. L'évaluation quantitative plus précise des victimes est donc délicate.

3. L'encomienda

Pour exploiter les terres conquises, les Espagnols utilisèrent un procédé déjà employé dans les îles Bahamas : l'encomienda. Encomienda vient du verbe "encomiendar" qui

---

(11) Las Casas, op. cit. - p. 136 a - 137 b.

signifie recommander, dans le sens de confier. Ainsi, dans le Nouveau Monde, des villages entiers d'Indiens furent "confiés" aux colons espagnols.

La création de l'encomienda eut pour but essentiel de fournir une main-d'oeuvre gratuite aux plantations des immenses domaines constitués en faveur des conquistadores et de leurs compagnons.

Pour les Indiens, le régime colonial n'a été, en fait, qu'un simple changement de maître, mais combien plus exigeant, car malgré les efforts de Cortès pour limiter les droits des "encomenderos", ceux-ci usèrent et abusèrent de la main-d'oeuvre locale.

Bartolomé de Las Casas fut l'un des premiers à dénoncer les exactions des colons espagnols (12). En effet, si l'encomienda était théoriquement favorable aux deux parties, c'est-à-dire colons et indigènes, la réalité était tout autre. Les missionnaires s'efforçaient de convertir au catholicisme les Indiens en même temps qu'ils leur apportaient la culture occidentale. C'était un aspect qui aurait dû être positif. Le deuxième trait de l'encomienda était le travail obligatoire par roulement sous les ordres du cacique ; ce travail devait être honnêtement rétribué. Du côté de l'encomendero, les profits s'accumulaient tant en corvées effectuées qu'en revenus facilement gagnés ou en avantages fiscaux.

Un tel système ne put que créer des injustices et provoquer des abus. Dès sa mise en place de graves erreurs

---

(12) Las Casas et la défense des Indiens (Juillard, 1971) - p. 117

furent commises : les lots d'Indiens furent composés sans tenir compte des groupements préexistants ; les corvées établies sans se soucier des activités habituelles, nécessaires à la vie des habitants. Ainsi, la culture des champs devenait impossible à effectuer par les Indiens ; or, c'est d'elle que venait quasiment toute leur nourriture. Pour des gens habitués à l'oisiveté, ce travail dit Las Casas, "revenait à leur donner la mort". Pendant les quarante jours qui théoriquement étaient réservés à l'Indien pour cultiver ses terres, celui-ci ne parvenait même pas à reprendre des forces avant de retourner aux neuf mois de travaux obligatoires. Las Casas écrit encore "Ils s'épuisent encore plus à cultiver leurs champs, ne disposant que de la misérable nourriture qu'on leur donne dans les estancias ou propriétés des chrétiens ; et ainsi, quand on les emmène pour neuf mois de travaux forcés et qu'on veut les contraindre à de gros efforts, comme s'ils étaient bien reposés et rétablis, étant donné au contraire qu'ils sont affaiblis... on ne fait que leur donner la mort, et ils finissent leurs jours misérablement" (13). L'Indien ne peut se plaindre aux inspecteurs car son maître le ferait "griller vif".

Devant de telles conditions, les Indiens préféraient fuir, se laisser mourir ou bien se suicider.

4. Le requerimiento et l'esclavage

Le requerimiento, créé en 1512-1513 lors de la conquête des îles Bahamas, est une mise en demeure aux indigènes de reconnaître l'Eglise, le pape et le roi d'Espagne comme autorités

(13) Las Casas, op. cit. - p. 118

suprêmes. S'ils le font, ils restent libres d'eux-mêmes et de leurs biens, non contraints de devenir immédiatement chrétiens, mais une fois "informés", de se convertir. S'ils refusent, raconte Las Casas (14), les soldats leur feront une guerre sans merci, les soumettront au joug de l'Eglise... s'empareront de leurs femmes et de leurs enfants, les réduiront en esclavage et leur feront tout le mal qu'ils pourront. De plus, tous les morts et dommages qui en résulteront ne seront imputables qu'aux Indiens rebelles et non aux chevaliers !

Le requerimiento rassura les consciences et n'empêcha pas la plupart des conquistadores (dont le cruel Pédrarias Davila) de se livrer sans retenue aux conquêtes dévastatrices et à la chasse aux esclaves qui devaient, avec le repartimiento alimenter en main d'oeuvre les exploitations minières.

5. Le repartimiento

Les mesures mêmes qui furent prises pour lutter contre l'extension et les abus de l'encomienda contribuèrent à accentuer l'appel de la main-d'oeuvre ; c'est ainsi que naquit le "repartimiento" (15). Des équipes de travailleurs indigènes étaient recrutées dans les villages par des magistrats spéciaux avec la collaboration plus ou moins volontaire du cacique. Ces travailleurs devaient recevoir un salaire "convenable".

Malgré une réglementation sévère, le repartimiento donna lieu lui aussi à des abus considérables. On se trouvait

---

(14) Las Casas, Historia de Las Indias, (BAE) 1III, c57 -P. 309 a b.
(15) François Weymuller, Histoire du Mexique (P.U.F. 1972) - p. 44-45

en face d'un véritable esclavage déguisé dont le but était de fournir une main-d'oeuvre à bon marché pour le portage, les mines d'or et d'argent et les corvées. Recrutés souvent malgré le cacique local, les Indiens aztèques étaient traînés loin de chez eux, mal payés, battus, laissés sans logement et sans nourriture.

Las Casas nous rapporte en ces termes les conditions de travail : "Ils [les Espagnols] les occupent [pendant une semaine] à toute sorte de travaux, sans leur donner à manger. Les malheureux passent la nuit sous un auvent, mourant de froid... Ils touchent deux réaux, et rentrent chez eux où ils trouvent femmes et enfants affamés et malades ou même morts... Beaucoup ne pouvant endurer tant de fatigues et résister ainsi au froid et à la faim... prennent la fuite et retournent à leur maison et à leurs champs" (16).

Le repartimiento ne valait guère mieux que l'encomienda. Il fut théoriquement supprimé en 1632 sauf pour les mines, car c'est là que le besoin de main-d'oeuvre était le plus pressant.

6. Le travail dans les mines et l'orpaillage

Au nord du méridien de Mexico-Tenochtitlan, se situe le Mexique minier, avec ses mines d'or et d'argent. Attirés par les riches bijoux et parures en or des Aztèques, les Espagnols cherchèrent à exploiter au maximum les gisements. Pierre Chaunu a fort bien analysé ce phénomène (17). De 1520 à 1540 se situe

---

(16) Las Casas et la défense des Indiens, op. cit. - p. 256-257
(17) Pierre Chaunu, Séville et l'Atlantique, (Paris, 1955-1960) t. VIII 1

le premier cycle des métaux et celui de l'or n'affecte que peu le Nord. L'exploitation au Mexique fut moins féroce qu'à Saint-Domingue où la mortalité indigène fut énorme. Le ramassage de l'or était effectué par orpaillage. Les hommes et les femmes tamisaient le sable des rivières, la "batéa" en main. Cette technique est très destructrice d'hommes ; en effet, les Espagnols ne tinrent pas compte des conditions naturelles d'exploitation, il leur fallait des hommes et à tous prix. L'orpaillage était réalisé de façon itinérante le long des rivières, ce qui entraînait le déracinement des hommes, leur éloignement du lieu de leurs cultures vivrières (18). L'importance du nombre des femmes dans la main-d'oeuvre est un grave problème. Du fait de l'ignorance de tout autre lait que le lait maternel, les femmes étaient obligées d'allaiter pendant quatre ans leur enfant. L'orpaillage intervint de façon néfaste en obligeant la mère à sevrer très tôt son enfant. Le sevrage fut alors dramatique et la mortalité néonatale qui s'ensuivit fut accrue démesurément. Pour Pierre Chaunu, cela entraîna pratiquement l'arrêt de la reproduction de la population indigène (19). Sur un peuple dont l'âge moyen ne devait pas excéder 20 ans, l'effet a dû être terrible. Pierre Chaunu estime que ce fait suffit à provoquer à lui seul une chute de 70 à 80 % de la population.

Le deuxième cycle commence vers 1530 après épuisement de l'orpaillage dont le rendement était insuffisant (20). Les mines du Nord-Mexique furent alors exploitées : centre minier de Sinaloa, exploitation d'une grande veine dans la Sierra

---

(18) Pierre Chaunu, op. cit. - p. 769 à 780
(19) Pierre Chaunu, op. cit. - p. 506 - 507
(20) Pierre Chaunu, op. cit. - p. 781 - 784

Madre en 1546, groupe de bassins et chaînes à l'est du plateau central. Ce déplacement vers le Nord des centres d'exploitation va nécessiter le transfert de la main-d'oeuvre indigène. On retrouve ici le même problème de déracinement, d'éloignement des ressources alimentaires et le sevrage prématuré. Tout se conjugue pour rendre la vie impossible aux Indiens : migrations de population, médiocrité de l'alimentation en zone quasi désertique, épidémies. Rapidement, l'Indien aztèque refusa le travail minier et les Espagnols durent rechercher une autre main-d'oeuvre. On trouve ainsi, vers 1570 dans les mines, des esclaves de guerre, des Indiens et même de la main-d'oeuvre libre. L'exploitation des gisements d'or et d'argent semble donc avoir influencé de façon très importante l'évolution de la population indigène.

7. Le Portage

Le portage était vital pour le transport des marchandises dant tout le monde colonial. Ainsi sur le chemin de Castille, avant que la traction animale ne remplace la traction humaine, des milliers d'Indiens seraient morts d'épuisement. La traction humaine tue également par concurrence alimentaire entre les bêtes (mules), les hommes des convois muletiers et l'approvisionnement des flottes (21). Les convois étaient, en effet, destinés à envoyer en Espagne les denrées récoltées au Mexique. Le chargement des navires importait donc avant tout. Les vivres disponibles étaient alors destinés en priorité aux mules, élément indispensable au portage, puis s'il en restait,

---

(21) P. Chaunu, op. cit. - p. 769

aux Indiens. Las Casas lui-même s'éleva contre les conditions inhumaines endurées par ces milliers d'hommes qui se déplaçaient le long du chemin de Castille : "à les utiliser pour le portage comme des bêtes de somme, les Espagnols ont provoqué et provoquent encore la mort d'innombrables Indiens... Ces pauvres gens n'ont pas cessé d'être accablés et de mourir sur les chemins, de faim et d'épuisement, comme nous l'avons vu de nos yeux ; trop souvent même, les Espagnols les achèvent à coup d'épées quand ils ne peuvent suivre le train des chevaux... Il n'y a pas de limites à la monstruosité de ces abus" (22).

8. La survie alimentaire

Avant la conquête espagnole, il n'existait pas de bétail au Mexique. Ce sont les conquistadores qui ont fait connaître à l'Amérique les chevaux, les vaches, les boeufs, les ovins et les chèvres. Apportés par bateau pour fournir une base alimentaire, ils furent débarqués sur la terre ferme et bientôt proliférèrent. Rapidement le cheptel acquit des proportions respectables puis considérables à tel point que certains ont pu dire que le bétail avait tué les Indiens. A la base du problème, réside la différence entre les habitudes alimentaires des Aztèques et des Espagnols. Pour les premiers, le maïs est la base de toute l'alimentation. Les riches sols volcaniques ont facilité la culture de cette céréale dont le rendement alimentaire est élevé. Pour une population essentiellement végétarienne, l'introduction du bétail fut une catastrophe agricole et démographique. En effet, les troupeaux atteignirent rapidement des centaines de milliers de têtes (23) et

(22) Memorial Las Casas-Ladrada (B A E, 1943) t. 110 - p. 195 b
(23) voir tableau p. 91.

Années	Bovins	Ovins et caprins
1536	15 000	500 000
1550	20 000	600 000
1560	100 000	1 100 000
1570	220 000	2 000 000
1580	400 000	3 100 000
1590	600 000	4 600 000
1600	800 000	6 000 000
1610	980 000	7 100 000
1620	1 000 000	8 000 000

Evolution du troupeau de bovins,ovins et caprins dans le Mexique central hûmide de 1536 à1620.

(d'après L.B. Simpson,Exploitation of land in central Mexico in the XVI century.)

trouvèrent pour se nourrir des pâtures très riches, en l'occurence les champs de maïs ! Sans protection, ceux-ci étaient d'accès facile aux bêtes. Aussi les plaintes des Aztèques ont-elles filtré malgré le barrage de l'administration.

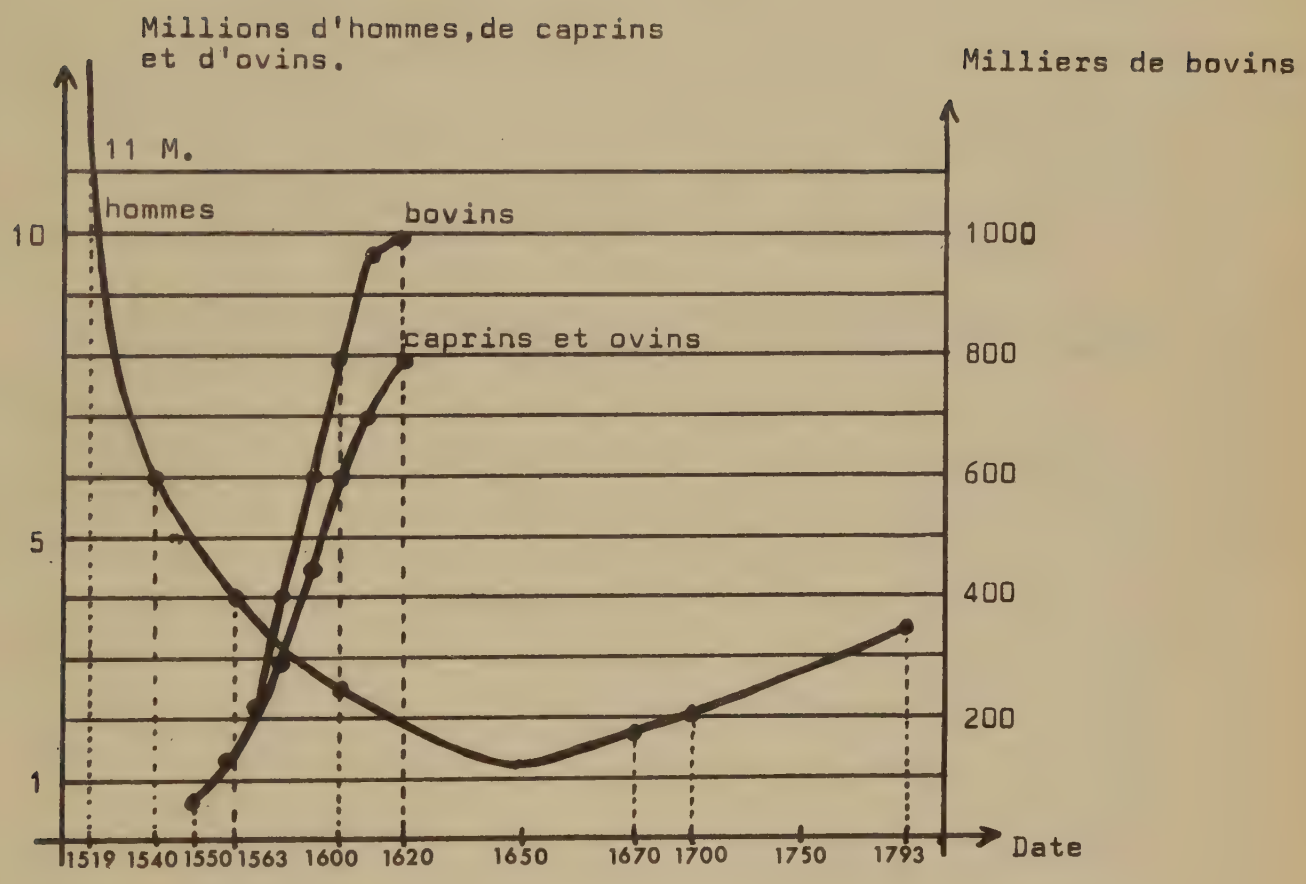
L'introduction des Espagnols aux habitudes carnivores rompt l'équilibre. La même quantité de maïs peut en effet nourrir directement 15 à 20 habitants sous forme de céréale ou 1 seul si elle est absorbée de façon indirecte sous forme de viande (24).

La comparaison des courbes des troupeaux ovins, caprins et bovins et de la population du Mexique central humide donne bien l'impression que le bétail prend peu à peu la place de l'homme (25).

L'introduction des vaches au Mexique n'est pas suivie d'effets bénéfiques immédiats pour les Aztèques. Il leur faudra cent cinquante ans environ pour s'adapter à cette nouvelle source de lait, et encore, sur un mode presque thérapeutique, pour sauver les enfants de la mort par sevrage précoce et réduire ainsi l'hécatombe de cette période de la vie. Cent cinquante ans ne représentent pas un temps très long si l'on songe au bouleversement que cela provoque dans les habitudes alimentaires végétariennes d'un peuple. Il en sera de même pour l'utilisation de la viande bovine. Tout cela rentre dans le contexte psychologique global de l'Aztèque. La lutte est

---

(24) P. Chaunu, Séville et l'Atlantique, t. VIII, 1 - p. 803-804
(25) voir graphique p. 93.



Evolution comparée de la population Indienne et des troupeaux d'ovins,caprins et bovins de 1519 à 1793.(F.Braudel,Civilisation matérielle et capitalisme au XV et XVI s.tome 1,p21.)

trop inégale avec les conquérants où l'Indien s'oppose à l'Espagnol et le maïs au bétail.

Ainsi, l'introduction du bétail et l'inadaptation à de nouveaux modes d'alimentation ont été deux facteurs dans l'accélaration de la chute démographique. Sur un terrain affaibli par les travaux et sous-alimenté, les maladies infectieuses ont pu se développer sans difficultés.

9. L'incidence psychologique de la conquête espagnole sur la mentalité aztèque.

L'organisation économique de l'empire aztèque était fondé sur le tribut ou impôt collectif (26). La notion juridique qui présidait dans l'esprit des Aztèques à la fixation du tribut était celle d'un rachat. Lorsqu'une cité était vaincue, les vainqueurs avaient tous les droits mais ils y renonçaient après un marchandage donnant lieu à la fixation de ce fameux tribut. La cité pouvait alors acquérir une certaine autonomie intérieure. On comprend mieux alors la surprise des Aztèques quand les Espagnols détruisent le gouvernement, sapent les bases morales de leur société et les réduisent en esclavage. L'infériorité psychologique des Aztèques résidait dans cette "angoisse cosmique" du destin tragique qui les attendait.

Montézuma et ses conseillers avaient été frappés par le fait que 1519, année 1 roseau au calendrier aztèque, coïncidait avec la date du retour possible du dieu Quetzalcoatl.

---

(26) Jacques Soustexlle, La rencontre de la civilisation hispanique et des civilisations indigènes en Amérique, cours donné à l'Institut des Hautes-Etudes d'Amérique latine -p. 5

Cette date revenait tous les 52 ans. Dans l'esprit aztèque, les Espagnols furent pris pendant un certain temps pour "Quetzalcoatl", le "serpent à plumes" revenant prendre possession de son royaume. On pourrait ainsi expliquer la faible résistance armée du début de la conquête.

L'exploitation des Aztèques dans les mines, pour les corvées, le portage et l'esclavage est une autre attaque, psychologique cette fois. Dans la société aztèque, les citoyens étaient libres, menant une vie simple de soldat-paysan. Les esclaves étaient soit des prisonniers capturés lors des batailles et destinés à être sacrifiés, soit des condamnés de droit commun obligés de travailler pour la collectivité, soit enfin des serviteurs qu'une famille mettait à la disposition d'un maître pour s'acquitter d'une dette. Leur vie n'était pas trop mauvaise : logés, nourris, vêtus, traités avec douceur, pouvant posséder des biens, des terres, des maisons et même d'autres esclaves. Le rachat de la liberté existait également (27).

On comprend l'étonnement des Aztèques devant les exigences économiques des Espagnols. L'encomienda, le repartimiento, le requerimiento, le portage, l'esclavage sont autant d'atteintes à leur liberté. Les exactions, les abus des conquérants entraînent, en plus de l'épuisement physique, un épuisement psychologique. S'il ne peut fuir, l'Aztèque se laisse mourir ou même tente de se suicider. C'est ce que Las Casas rapporte en ces termes : "Combien [d'indiens] hélas, sont morts désespérés, absorbant des poisons pour se débarrasser de la charge

---

(27) Jacques Soustelle, Les Aztèques (P.U.F., 1970) - p. 34-35

infernale d'un joug aussi cruel... Combien de femmes se font avorter, aimant mieux que leurs enfants périssent dans leur ventre que de les voir subir un joug si dur et vivre avec des hommes si inhumains" (28).

Les Aztèques étaient donc en définitive un peuple fragile sur le plan psychique car incapable de supporter la conquête sans "rachat", ainsi que l'esclavage de droit ou de fait. Pour survivre au premier choc de l'invasion des conquistadores, il aurait fallu une furieuse volonté d'être. C'est ce qui manque aux Indiens. Le suicide à la mode aztèque consiste moins à se donner la mort qu'à refuser de vivre.

---

(28) Las Casas et la défense des Indiens,(Juillard, 1971)-p. 143

C H A P I T R E III

SYNTHESE DES PHENOMENES EN CAUSE ET PLACE DE LA VARIOLE

Nous venons d'étudier séparément les diverses causes qui ont pu provoquer l'effondrement de la population aztèque. Il convient à présent de déterminer leur importance respective dans l'ensemble du phénomène, notamment celle de la variole qui nous intéresse plus particulièrement.

W. Borah et S.F. Cook (1) ainsi que P. Chaunu (2) ont étudié avec beaucoup de précision l'impact de la conquête espagnole sur le Mexique central humide. Les Conquistadores ne sont pas entièrement en cause dans la catastrophe démographique aztèque. En effet, deux sortes de facteurs sont à individualiser ; les facteurs endogènes, c'est-à-dire le cycle démographique des civilisations du maïs, et les facteurs exogènes étudiés dans les chapitres précédents (la conquête et ses séquelles, les épidémies, le bétail).

Etudions tout d'abord les facteurs endogènes. C'est S.F. Cook qui découvrit le cycle démographique des civilisations du maïs par l'étude du district de Téotlalpan (3). Les phases

---

(1) W. Borah et S.F. Cook, The indian population of central Mexico, 1531-1610 dans Ibero Americana n° 44, 1961 - p. 49-56
W. Borah, New Spain's century of depression, dans Ibero Americana n° 35, 1951 - p. 1-4

(2) P. Chaunu, Séville et l'Atlantique, (1955-1960), t. 6 - p. 805 à 809

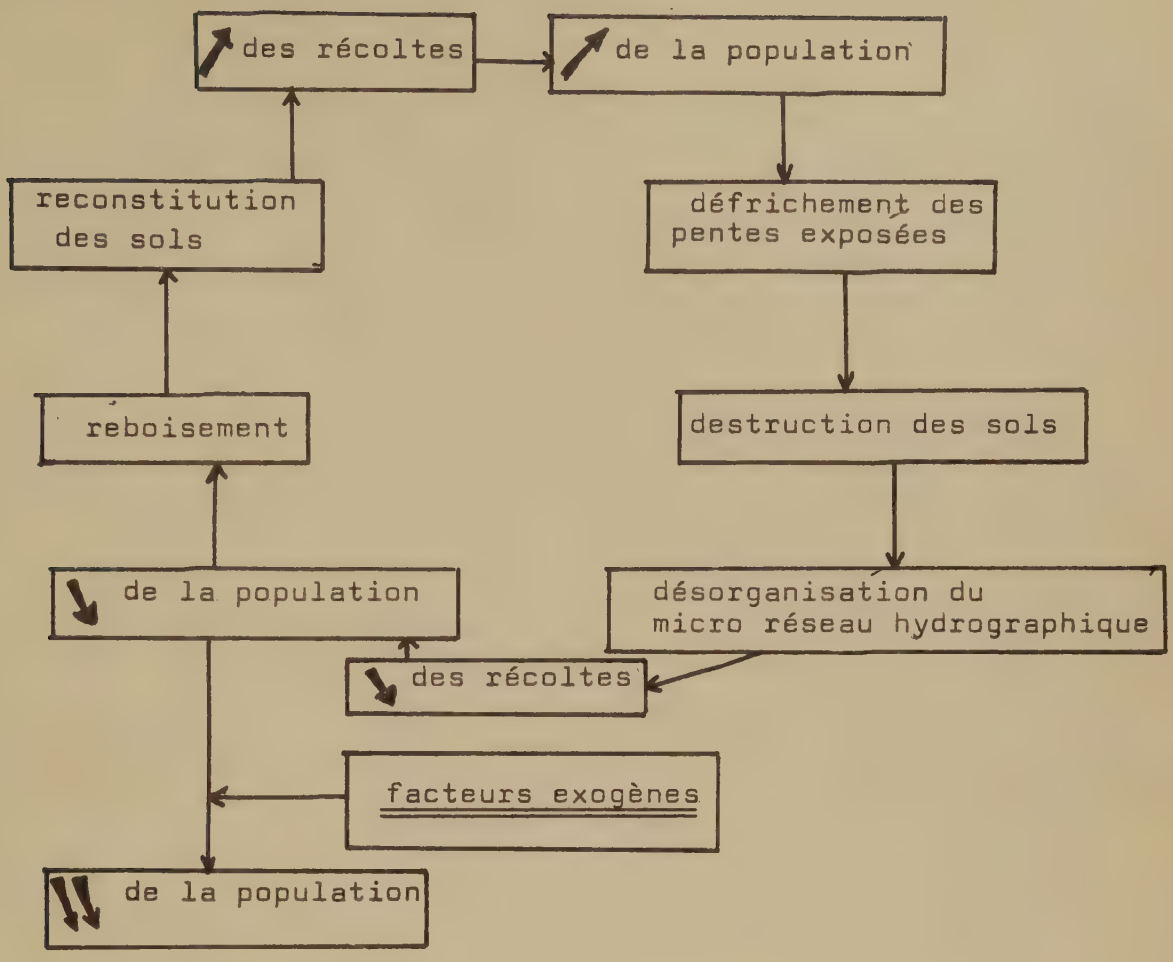
(3) S.F. Cook, The historical démography and écology of the Téotlalpan dans Ibero Americana

du cycle sont les suivantes : tout d'abord l'augmentation de la population provoque le défrichement des pentes. Le défrichement des pentes les plus exposées entraîne la destruction des sols ; l'augmentation de l'érosion qui en résulte provoque une désorganisation du microréseau hydrographique et donc un recul général de la production agricole. Le dépassement du maximum de sécurité a pour conséquence la chute du maximum de peuplement, qui, à son tour, au bout de quelques siècles, aboutit au reboisement naturel des pentes exposées et à la reconstitution des sols (4). Le cycle repart alors de lui-même, mais seulement dant l'hypothèse d'un long passé précolombien au niveau technique stagnant (5). Il est possible de généraliser ce cycle pour la plus grande partie du Mexique humide.

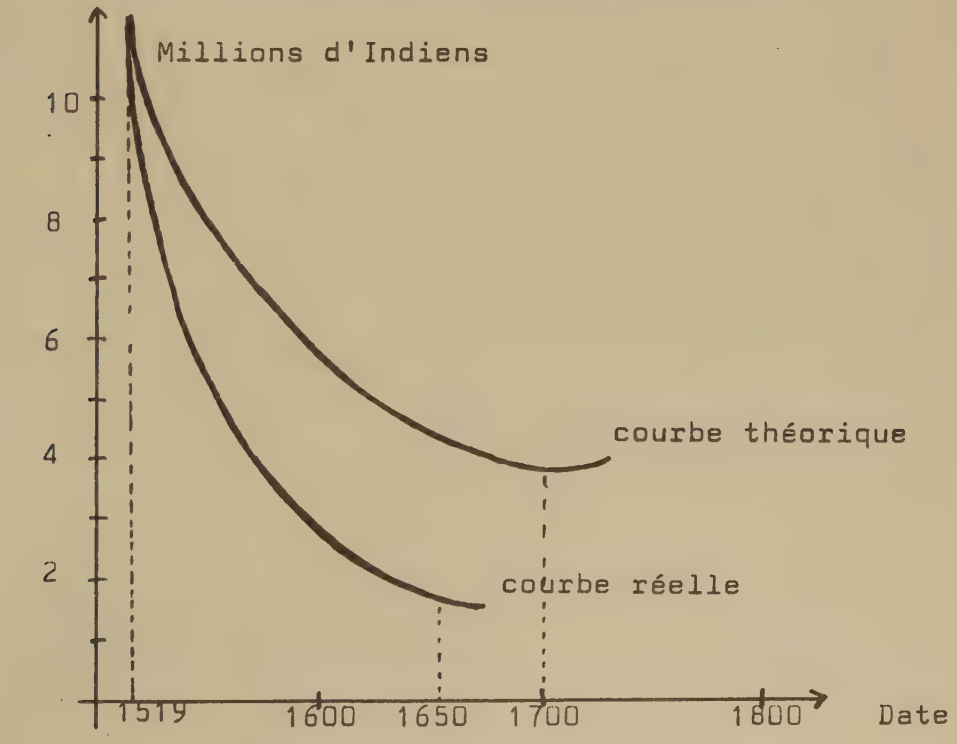
On aboutit aux conclusions suivantes : à la veille de la conquête, les Aztèques étaient au sommet de la phase d'expansion naturelle du cycle démographique, époque de plus grande fragilité des sols et de l'équilibre humain qui en résulte. D'autre part, le choc de la conquête fut très destructeur dans la mesure où il s'est produit à ce moment de très grande fragilité proche du renversement naturel de la tendance démographique. La phase décroissante de la population indienne de 1520 à 1680 a été légèrement avancée et considérablement accélérée par l'adjonction de facteurs extérieurs au processus cyclique. Une courbe descendante à courbure concave de demi période d'un siècle et demi et d'amplitude "a" (amplitude de 11 à 10,5 millions à 1,8 million) s'est substituée à la courbe hypothétique résultant des seuls facteurs endogènes, de demi période bi-séculaire et d'amplitude 2a/3 par exemple (6).

---

(4) voir tableau p. 99
(5) A Téotlapan, l'hypothèse fut vérifiée par l'étude des textes et des alluvions des rivières.
(6) voir graphique p. 99



Le cycle endogène des civilisations du maïs



Comparaison entre la courbe théorique et la courbe réelle de la population.

Il n'y a donc plus rien de surprenant dans l'accélération à priori insolite de la chute de la population aztèque. Cette chute fut d'autant plus difficilement réversible que la vitalité de la population indienne était inférieure à celle de la population blanche.

C'est le maïs qui est à l'origine de cette masse humaine en équilibre fragile. Les récoltes étant moins sujettes aux vastes amplitudes des céréales européennes, les Aztèques sont à l'abri de la famine et donc des variations démographiques qui en découlent. De plus, le très faible excédent de la natalité par rapport à la mortalité, donne une courbe de la population légèrement ascendante comme dans les populations malthusiennes de l'Europe pendant les deuxième et troisième révolutions industrielles. Peu importe que la famile soit réduite par une diminution volontaire et exagérée des naissances ou par une forte mortalité infantile, l'effet est le même : les populations malthusiennes sont très fragiles.
Cette faible élasticité démographique est due, nous l'avons vu, à l'absence totale d'alimentation lactée de remplacement lors du sevrage des enfants ; la longueur de l'allaitement peut alors expliquer la faible natalité (7).

Tous les facteurs que nous avons envisagés dans les chapitres précédents ne sont donc en fait que des accélérateurs et des amplificateurs d'un phénomène qui aurait eu lieu même sans l'arrivée des Espagnols.

Mais quelle est la place de la variole au sein de ceux-ci ?

---

(7) P. Chaunu, Séville et l'Atlantique, t. 6 Vol. VIII, 1 ; - p. 804-809

Comme on peut le voir dans le tableau synthétique (8), la variole ne peut à elle seule tout expliquer. Tous les facteurs s'imbriquent les uns dans les autres et cette interdépendance rend difficile toute évaluation quantitative des décès dus aux épidémies. Ceci est d'autant plus délicat que les sources que nous possédons sont très souvent sujettes à caution ou passent simplement sous silence le côté macabre des événements pour ne garder que l'aspect épique. Il est cependant possible d'envisager avec S.F. Cook et W. Borah une approche du problème.

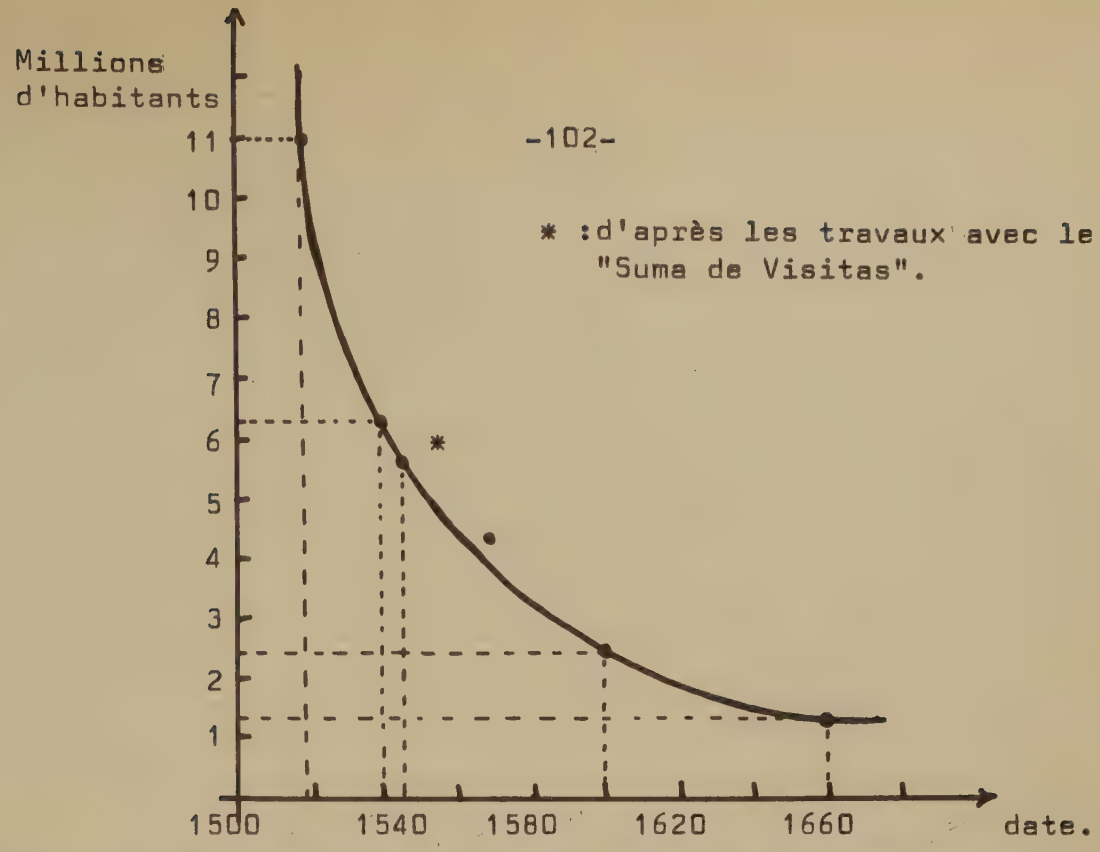
En étudiant les courbes démographiques des populations du plateau central et des basses terres, on s'aperçoit qu'il existe une différence très nette. Si "p" est la population, "t" le temps en années, le graphique de la population du plateau central suit l'équation la plus simple : loglog p = - k t. (9). Cela veut dire que la population du plateau a diminué de façon constante et exponentielle de 1532 à 1605. Cependant, l'intensité avec laquelle les facteurs opéraient diminuait également de façon exponentielle. Autrement dit, la population chutait mais avec un taux en diminution constante.

Si la seule cause de cette chute était la variole et que la maladie devienne de moins en moins virulente, on aurait le même type de graphique. Mais si la cause était le manque de nourriture et qu'un surplus devienne possible, le résultat serait le même.

En revanche le graphique de la population des basses terres et de la côte présente une situation toute différente. La chute de 1532 à 1580 est représentée par le même type d'équation

---

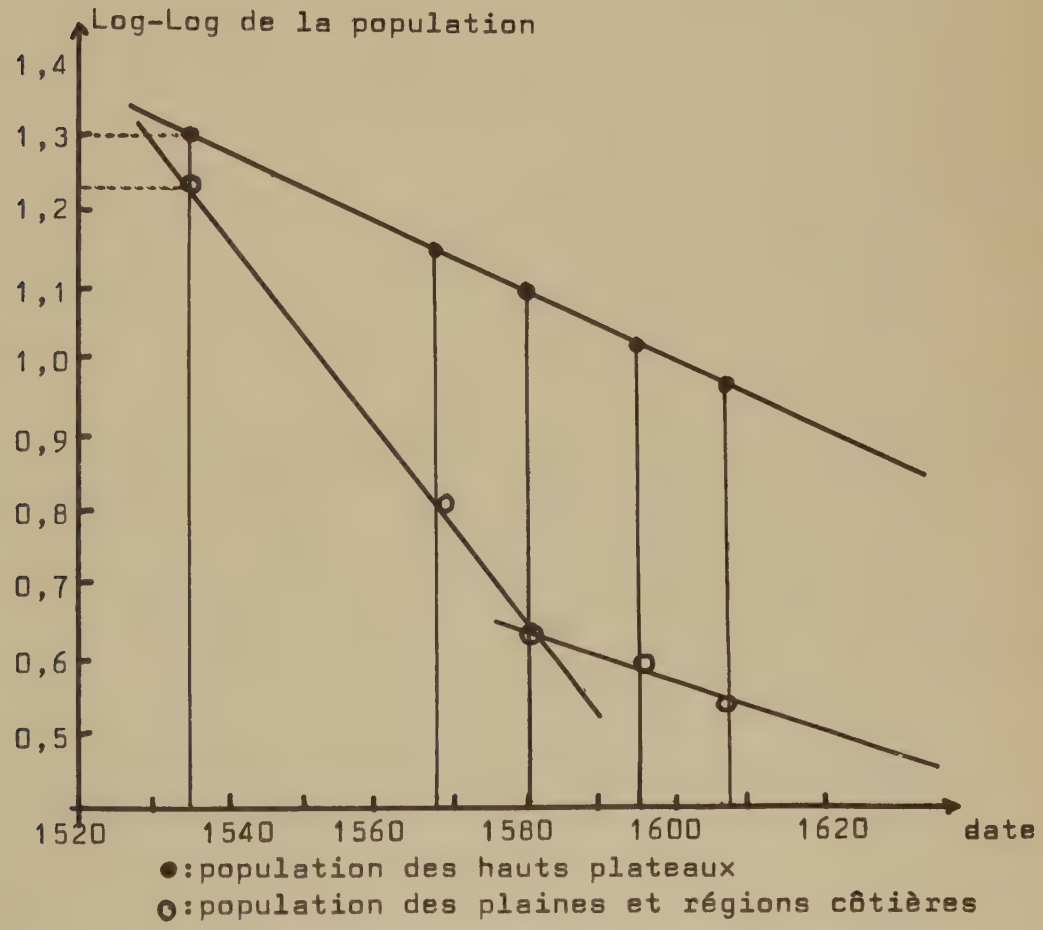
(8) voir tableau p. 106
(9) voir graphiques n° 1 et 2 - p. 102



* :d'après les travaux avec le "Suma de Visitas".

graphique Nº1: Courbe de la population du Mexique central.

(S.F.Cook & W.Borah, The indian population of central Mexico 1531-1610, Ib.Am.Nº44.)



graphique Nº2: Courbes logarithmiques des populations des hauts plateaux et des basses terres.

(S.F.Cook & W.Borah, op.cit., pages 54-55.)

(loglog p = -kt) mais l'échelle de chute pendant ces années est beaucoup plus élevée et rapide que pour les plateaux (10). La valeur de -k est plus grande. La population des basses terres a donc diminué relativement plus vite. Un soudain changement apparaît vers 1580. La force des facteurs destructeurs chute rapidement et de façon extensive comme le montre la diminution de la pente de la droite.

Ce soudain changement serait peut-être dû à la disparition réelle et complète du facteur de dépression démographique -peut-être la variole- ou à l'introduction rapide de nouvelles conditions de vie (variation des constituants du régime alimentaire) (11) ou encore à une vague d'immigration venant d'ailleurs, modifiant ainsi les caractères de la population locale (12).

Si la variole est considérée comme un facteur possible dans la chute démographique, l'introduction d'une population immunisée des hauts plateaux dans les basses terres peut expliquer l'arrêt du phénomène dévastateur.

\+ +
\+

Actuellement, et devant le peu de sources dont nous disposons, il est impossible de déterminer avec certitude quel facteur opérait exactement.

---

(10) Si la variole est le facteur principal de cette chute démographique, il est possible d'expliquer la différence des pentes des droites entre les hauts plateaux et les basses terres. Les plaines côtières bénéficiant d'un climat tropical humide, les habitants peu couverts ont mal su lutter contre la fièvre alors que les habitudes vestimentaires des hauts plateaux ont évité ce surcroît de mortalité.

(11) En particulier l'emploi du lait de vache enfin utilisé par les Aztèques pour les enfants.

(12) S.F. Cook et W. Borah, The indian population of central Mexico, 1531-1610, (dans Ibero americana n° 44) - p. 54-56

Nous pouvons essayer de classer les facteurs exogènes par ordre croissant de gravité. En premier lieu, vient la guerre, puis l'encomienda, le repartimiento enfin et, se suivant de près, le requirimiento et le portage. Les trois facteurs exogènes susceptibles en définitive d'être le plus mis en cause, sont le bétail, les mines, et les épidémies de variole.

Il ne nous semble pas possible de donner une place privilégiée à la variole car Pierre Chaunu estime que l'orpaillage a pu être à l'origine d'une chute de 70 à 80 % de la population du plateau central humide. L'estimation d'A. Colnat est discutable ; il avance le chiffre de 6,3 millions de victimes pour les trois principales épidémies de variole (1520, 1545, 1576), ce qui nous paraît excessif. Il y a à notre avis confusion entre le nombre de morts et celui des malades.

Certes les données quantitatives tirées de sources espagnoles sont sujettes à caution, mais le fait demeure : entre 1519 et 1650-1670, 9 millions à 9,5 millions d'habitants ont disparu, soit 86 % de la population. Un peuple entier est décimé en cent trente ans.

\+ +
+

Cet événement n'a pas été unique dans l'histoire de l'humanité. D'autres pays ont vu disparaître presque toute leur population indigène. L'île de Saint-Domingue et les îles Bahamas ont subi quelques années avant le Mexique un sort identique. Les Indiens d'Amérique du Nord payèrent également d'un lourd tribut l'arrivée des épidémies de variole au XVIème

et XVIIème siècle. Plus près de nous, en Polynésie, en Amazonie, en Amérique du sud équatoriale, des peuplades ont totalement disparu, décimées par des maladies infectieuses occidentales comme la rougeole, la varicelle, la variole ou la tuberculose. Nous-mêmes, occidentaux, sommes-nous absolument sûrs d'être à l'abri d'un tel événement ? Rappelons simplement les dispositions draconiennes prises par la N.A.S.A. lorsque l'on a craint que les cosmonautes ne rapportent d'un voyage lunaire un virus terrestre muté par les rayonnements cosmiques. Si tel avait été le cas, les mesures d'isolement prises n'auraient pas été d'une grande utilité car à divers moments entre l'amerrissage et la chambre de quarantaine, des possibilités de contage ont existé.

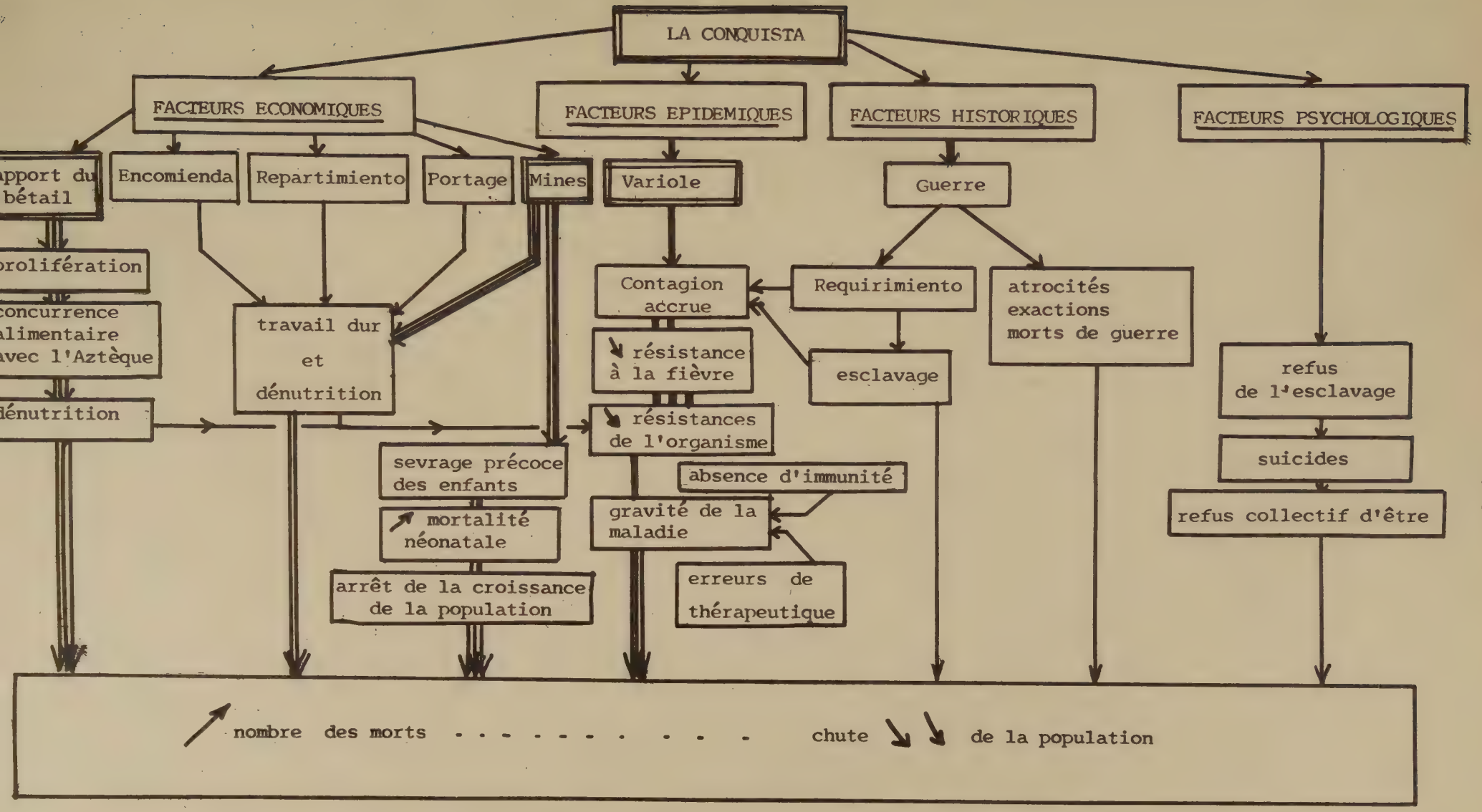


TABLEAU SYNTHETIQUE DES FACTEURS EXOGENES

C O N C L U S I O N S

Lorsque les Espagnols entreprennent en 1519 la conquête de l'empire aztèque, le cycle démographique de cette civilisation arrive à son point de rupture. C'est donc un peuple fragile que Cortès et ses conquistadores découvrent sur les hauts plateaux du Mexique central humide.
Après une conquête rendue facile par des alliances avec les cités ennemies de Mexico, l'exploitation économique commence et sera fatale au peuple aztèque.
En effet, la population indigène chute de façon exponentielle entre 1519 et 1650 et passe de 11 millions à 1,5 million d'habitants. Le cycle démographique des populations du maïs ne peut à lui seul expliquer le phénomène. Des facteurs d'accélération sont donc intervenus.

La guerre, les rudes travaux de l'encomienda et du repartimiento, les conditions inhumaines du portage et de l'esclavage ne suffisent pas à expliquer l'évolution de la population.

Trois facteurs sont en définitive les véritables accélérateurs de la chute démographique. L'exploitation des femmes dans le travail minier provoque un sevrage précoce des nourrissons et une mortalité néonatale très élevée qui rend compte en grande partie du phénomène démographique ; la dureté du travail et la sous-alimentation ne font qu'aggraver la situation.
Le deuxième facteur est représenté par la prolifération extraordinaire des troupeaux ovins, bovins et caprins -apportés par

les Espagnols - et qui menace l'Aztèque à la source même de sa vie, c'est à dire en utilisant comme pature les champs de maïs.

* *
*

Le dernier facteur qui peut avoir accéléré la chute démographique et qui n'a pas été jusqu'ici envisagé avec précision est la variole

A travers les récits des chroniqueurs espagnols tels que B.Diaz del Castillo et B. de Sahagun, ou aztèques comme Chimalpahin, nous pouvons retracer l'histoire des épidémies qui ont ravagé l'empire aztèque entre 1520 et 1576. L'iconographie des manuscrits originaux indigènes, les codex, complète ces descriptions cliniques.

En 1520, le virus de la variole est apporté au Mexique par un soldat espagnol et la première épidémie éclate à Mexico où elle sévit dans sa forme classique. Il en sera de même pour celle de 1538. Les épidémies vont ensuite se succéder en 1545 et 1576 où une forme hémorragique maligne décime les Aztèques.

La gravité de la variole chez les Indiens est essentiellement due à l'absence de tout bagage immunitaire du fait de l'isolement du continent américain par rapport au vieux monde. Affaibli par les rudes travaux infligés par les Espagnols et dénutri, l'Indien aztèque ne sait comment lutter contre cette maladie nouvelle. Son mode de vie et ses habitudes thérapeutiques erronées (bains de vapeur ou d'eau glacée) ne font qu' accentuer la contagion et la gravité de la variole.

Les sources dont nous disposons ne permettent pas une évaluation quantitative précise des décès dus aux seules épidémies,une certaine confusion semblant régner entre le nombre

des morts et celui des malades. Il nous parait donc difficile de donner une place privilégiée à la variole au sein des trois facteurs (travail minier, prolifération du bétail et variole) qui ont été en définitive à l'origine de l'accélération de la chute démographique du peuple aztèque.

Le Président de la Thèse:

Vu et permis d'imprimer
Dijon, le 20 mars 1975

Le Doyen,

- BIBLIOGRAPHIE -

Nous n'avons indiqué dans cette bibliographie que les ouvrages qui nous ont directement servi à la rédaction de ce travail.

ANTON (Ferdinand) et DOCKSTADER (Frederick J.), L'Amérique précolombienne (Ed. Rencontre, 1969).

BARIETY (Maurice) et COURY (Charles), Histoire de la médecine (Paris, 1963).

BENITEZ (Fernando), The Century after Cortès (London, 1965).

BENITEZ (Fernando), Les premiers mexicains et la vie créole au XVIème siècle (Paris, 1969).

BERILLON (Docteur), La pathologie précolombienne d'après les ex-votos aztèques (s.l. n.d.).

BEZANCON (F.) et GASTINEL (P.), Maladies infectieuses (Paris Masson, 1947).

BLACKER (J.R.) et DERAMAT (J.M.), Cortès, la conquête aztèque (Paris, R.S.T., 1966).

BOBAN (Eugène), Catalogue de la collection Goupil ; documents pour servir à l'histoire du Mexique (Paris, 1891).

BORAH (W.) New Spain's century of depression dans I.A. nº 35 (Berkeley, 1951).

BORAH (W.) et COOK (S.F.), The indian population of central Mexico, (1531-1610) dans I.A. nº 44 (Berkeley, 1960).

BORAH (W.) et COOK (S.F.), The population of central Mexico in 1548 dans I.A. nº 44 (Berkeley, 1960).

BORAH (W.) et COOK (S.F.), The population of the Mixteca alta (1520-1960) dans I.A. nº 50 (Berkeley, 1968).

BOYER (Dr Jean), Précis d'hygiène (Paris Masson, 1954).

BOYER (Dr Jean) et ROUSSEL (A.), Epidémiologie et prophylaxie de la variole (Auteuil, Institut National d'Hygiène, 1962).

BRAUDEL (Fernand) Civilisation matérielle et capitalisme du XVème et XVIèmè siècles, t. 1 (Paris, 1967).

CABANES (Docteur), Moeurs intimes du passé. Les fléaux de l'humanité (Paris, Albin Michel, 1920); la variole, p. 287-434.

CHAUNU (Pierre), Séville et l'Atlantique, 1504-1650 (Paris, 1955-1960), t.VIII 1 et 2.

CHAUNU (Pierre), Conquête et exploitation des nouveaux mondes (XVIème siècle) (Paris, PUF, 1969).

CHAUNU (Pierre), Histoire de l'Amérique latine (Paris, 1973).

COLLIS (Maurice), Cortès et Montézuma (Paris, Laffont, 1956).

COLNAT (Albert), Les épidémies et l'histoire, collection Hippocrate (Paris, 1937).

COOK (S.F.), The population of Mexico in 1793, dans Human Biology, vol. 14, décembre 1942.

COOK (S.F.), The historical demography and ecology of the Teotlalpan, dans I.A. nº 33 (Berkeley, 1949).

COOK (S.F.) et BORAH (W.), Quelle fut la stratification du Mexique durant la première moitié du XVIème siècle, dans Annales E.S.C., nº 2, mars-avril 1963, p. 226-258.

COOK (S.F.) et SIMPSON (L.B.), The population of central Mexico in the XVI century, dans I.A. nº 31 (Berkeley, 1948).

COURY (Charles), La médecine de l'Amérique précolombienne (Paris, R. Dacosta, 1969).

DESTAING (Dr F.), Le choc des 2 mondes. Le crépuscule de la civilisation aztèque, dans Bicolore Roussel nº 115, mai 1974.

DESTAING (Dr F.), Varioles historiques, varioles illustres, dans Bicolore Roussel nº 97, septembre 1972.

DESTAING (Dr F.), La vaccination antivariolique et ses problèmes, dans Concours médical 95-38, 22 sept. 1973 p. 5187-5194.

DISSELDORF (Hans-Dietrich) et LINNE (Sigvald), Amérique précolombienne (Paris, Albin Michel, 1961).

DIETSCHY (Hans), La médecine des Aztèques, dans Revue Ciba (Bâle, mai 1946).

FASQUELLE (Robert), La variole, dans E.M.C., Maladies infectieuses, 8047 A 10.

d'HARCOURT (R.), La médecine dans l'ancien Pérou (Paris, 1939).

JOHNSON (W.), Cortès au Mexique (Paris, Nathan, 1964).

JUGLAR (J.), Histoire analytique de la variole, de son inoculation et de celle de la vaccine (Paris, 1802).

KELSCH, TEISSIER, CAMUS, avec la collaboration de TANON et DUVOIR, Contribution à l'étude de la variolo-vaccine, dans Journal de physio-pathologie générale, sept. 1970, p. 742-757.

LAPORTE (A.), Traité de médecine (Paris, Masson, 1948), la variole t. 1, p. 681-713.

LEPINE (Pierre), Genèse et périodicité des grandes épidémies, dans Médecine et maladies infectieuses, 1971, nº 9.

MAHN LOT (Marianne), La conquête de l'Amérique espagnole, (Paris, PUF, 1974).

MOLINA (H.), Les épidémies de variole à Toulouse à travers les âges, thèse de médecine (Paris, 1969).

O.M.S., Variole, objectif zéro, dans Revue Santé du monde, octobre 1972.

O.M.S., Eradication de la variole, rapport technique nº 393 (Genève, 1968).

PARKES (Henry-Bamford), Histoire du Mexique (Paris, Payot, 1939).

PAULET (J.J.), Histoire de la petite vérole avec les moyens d'en préserver les enfants (Paris, 1768).

PETERSON (Frederik A.), Le Mexique précolombien, histoire, civilisation (Paris, Payot, 1961).

PORTILLA (Léon), Le crépuscule des Aztèques (Paris, 1965).

PRESCOTT (W.H.), Histoire de la conquête du Mexique (Paris, Firmin Didot, 1864).

PRESCOTT (W.H.), La mort de l'empire aztèque (Paris, 1965).

SIEGFRIED (André), Itinéraires de contagions. Epidémies et idéologies (Paris, A. Colin, 1960).

SIMPSON (L.B.), Exploitation of land in Central Mexico in the sixteenth Century, dans I.A. nº 36 (Berkeley, 1952).

SOUSTELLE (Jacques), La vie quotidienne des Aztèques (Paris, 1955).

SOUSTELLE (Jacques), Rencontre de la civilisation hispanique et des civilisations indigènes de l'Amérique, I.A.L. (Paris, C.D.U., 1956).

SOUSTELLE (Jacques), Les Aztèques (Paris, PUF, 1970).

STAROBINSKI (Jean), Histoire de la médecine (Paris, s.d.).

THOMPSON (J. Eric), La civilisation aztèque (Paris, Payot, 1934).

THORWALD (Jürgen), Hitoire de la médecine dans l'Antiquité (Paris, Hachette, 1962).

VAILLANT (Georges C.), Les Aztèques du Mexique (Paris, Payot, 1951).

VIC-DUPONT (Victor), La maladie infectieuse (Paris, 1966).

WEYMULLER (F.), Histoire du Mexique (Paris, PUF, 1972).

Liste des abréviations utilisées

B.A.E.	Bibliothèque des Autorités espagnoles
C.D.U.	Centre de Documentation Universitaire
E.M.C.	Encyclopédie médico-chirurgicale
I.A.	Ibero Americana
I.A.L.	Institut des Hautes-Etudes d'Amérique latine
mss	Manuscrit
s.l.n.d.	sans lieu ni date

TABLE DES ILLUSTRATIONS

Carte de l'expansion maximale des Espagnols 20
Situation géographique du Mexique 22
L'empire aztèque vers 1519 27
Route des conquérants d'après le codex florentin 30
L'épidémie de variole de 1520, d'après le codex Mexicanus (fig. 1) et d'après le codex en Croix (fig. 2).....36
Les épidémies de variole de 1520 (fig. 1) et 1576 (fig. 2) d'après la Mape de Tepechpan 38
Les épidémies de variole de 1538 (fig. 2) et 1545 (fig. 1) d'après le codex Telleriano remensis 42
Les épidémies de variole de 1545 (fig. 1) et 1576 (fig. 2) d'après le codex de 1576 44
Le bain de vapeur d'après un croquis espagnol (fig. 1) et d'après un codex aztèque (fig. 2) 53
Les médecins et les épidémies de variole d'après le codex florentin 56
Evolution de la population blanche et de la population indigène du XVIème au XVIIIème siècle 74
Evolution de la population du Mexique central (graphique 1) et du plateau mixtèque (graphique 2) 75
Le cycle endogène des civilisations du maïs 99
Comparaison entre la courbe théorique et la courbe réelle de la population 99
Courbe de la population du Mexique central (graphique 1) et études logarithmiques (graphique 2) 102
Tableau synthétique des facteurs exogènes 106

TABLE DES MATIERES

Introduction 7
Les sources 8

PREMIERE PARTIE : RAPPEL HISTORIQUE ET GEOGRAPHIQUE

Chapitre 1 : Histoire de la variole 12
Chapitre 2 : Situation géographique de l'empire aztèque.....19
Chapitre 3 : Histoire du Mexique 24
Chapitre 4 : La conquête de la Nouvelle-Espagne 28

DEUXIEME PARTIE : LES EPIDEMIES

Chapitre 1 : Description clinique des épidémies 34
Chapitre 2 : Le traitement des épidémies de variole.....51
Chapitre 3 : Epidémiologie 58
A. La genèse des épidémies de variole 58
B. Les facteurs de gravité des épidémies chez les Aztèques 61
C. La périodicité des épidémies 64

TROISIEME PARTIE : LA CHUTE DEMOGRAPHIQUE

Chapitre 1 : L'évaluation quantitative 71
Chapitre 2 : Les différentes causes de la mortalité en dehors des épidémies 77
Chapitre 3 : Synthèse des phénomènes en cause et place de la variole 97

Conclusions 107
Bibliographie 110
Liste des abréviations utilisées 113
Table des illustrations 114
Table des matières 115